

B

Montréal,
dimanche
3 novembre
1996

Livres

La Presse

Le tour
du Chapleau!
page B3

ARTS ET SPECTACLES / TÊTES D'AFFICHE / JEUNE PRESSE

MARIO ROY

Il y a fort à parier que son souhait sera exaucé. Louis Hamelin dit, sur ce ton très doux qui est le sien — en dépit de quoi perce une certaine lassitude : « J'aimerais bien qu'un jour, on cesse de parler de la façon dont j'écris pour plutôt s'intéresser à ce que j'écris... »

Le Soleil des gouffres, son cinquième roman, est en effet une brique de plus de 375 pages où les allégories philosophiques le disputent aux considérations politiques et à l'examen quasi spéléologique de l'âme humaine. Le tout s'élevant en une sorte de monument à la réalité et à ses mirages, au pouvoir et à ses chimères, au mal, aux cauchemars et à la mort. Un contenu fort, très fort, donc. Convoyé par une écriture qui, peut-être pour dégager la place qu'il fallait à cette somme, s'est encore allégée depuis *Betsi Larousse* ou *l'ineffable écclésié de la loutre* (1994).

Aucun doute, il faudra bien cette fois parler de ce que Hamelin a écrit...

Le Soleil des gouffres sera en librairie dès mardi.

Voir **MIRAGES** en B 2

Dans
«Le Soleil des gouffres»,
Louis Hamelin
guide une
apocalyptique traversée
du désert

Ne manquez pas
son interview avec
Paul Ariand
8 novembre - CKAC - 9 h.

ÉMOTIFS
S'ABSTENIR !

Stanké

ET QUE
ÇA
SAÛTE!

Marcel Talon

- Le coup de l'avion de la Brinks (15 millions \$)
- Le tunnel de la Banque de Montréal (enjeu : 200 millions \$)
- Le fourgon blindé de la Sécure (47,7 millions \$ US)
- ... c'est lui !



Les éditions internationales Alain Stanke • 1212, rue St-Mathieu • Montréal • H3H 2H7 • (514) 935-7452

Livres

Pierre Yergeau: l'oeuvre majeure d'une décennie, peut-être

RÉGINALD MARTEL

Comment parler d'un très grand roman, de l'oeuvre majeure d'une décennie peut-être, quand je m'en sens encore, quelques heures après le choc, et pour très longtemps j'espère, prisonnier? Avec chaleur, dans l'espoir de partager une si éblouissante expérience; avec humilité aussi, parce qu'une oeuvre de cette envergure porte et rend, pour l'essentiel, son propre commentaire.

Je me méfiais un peu. L'Abitibi des pionniers, je connais: j'y suis né. Quelques écrivains m'ont donné parfois la nostalgie de ce pays improbable que j'avais presque oublié, trop occupé à n'en retenir que les images et les mots d'une enfance heureuse. Dans la fiction de ces romanciers, beaucoup de folklore, aimables rappaillages qui ne menaient pas plus loin que l'horizon des trembles et des épinettes, frontière mobile qui lentement se referme, en un mouvement sûr et lent, sur les exilés de l'intérieur et de partout, venus bâtir maison dans cette terre de Cain.

L'Abitibi de M. Robert Yergeau est tout autre.

L'Écrivain public n'appartient pas à l'histoire, petite ou grande, même s'il peut s'en inspirer; à la chronique non plus, généralement fondée sur les certitudes de ce qui est visible et palpable, car ce roman nous plonge trop volontiers dans un onirisme peuplé de monstres et de démons fabuleux; à la poésie, guère plus, car le discours du narrateur projette ce regard particulier du poète, qui existe pourtant, dans un propos plus large, philosophique essentiellement, qui pose les questions de l'être et du paraître, du savoir et du vouloir, de l'origine et du destin. Un roman fourmillant, dru; un paradis de la métaphore; bref, un roman total.

J'entends par là un roman qui, tout en ne devant rien de plus qu'il ne faut à d'autres romans, semble englober tout projet littéraire pen-



Laferte, en Abitibi, à l'époque de la colonisation.

sable, et toute littérature. Et c'est ainsi justement que L'Écrivain public entre dans la littérature, la très grande, comme en son espace naturel, comme s'il y était attendu. Sans imposture et sans que rien ne lui résiste. Pour cela sans doute, L'Écrivain public est de ces oeuvres qui peuvent nous divertir, certes, mais qui chassent à mesure ce plaisir bien légitime, car elles ont une fonction autre, qui consiste à nous ramener sans cesse à nous-mêmes, de gré ou de force, pour que nous

jetions un coup d'oeil, au moins cela, sur le sens ou le non-sens de nos existences.

L'infini des mondes

L'apprentissage de Jérémie Hanse, fils de saltimbanques, est une aventure exemplaire, je veux dire singulière, je veux dire un cran au-dessus de la banalité. Cela est rendu possible — notons l'astuce — parce qu'il acquiert, en un lieu et un temps où c'est rare, la connaissance de l'écriture et donc, de la

lecture et donc, de l'infini des mondes. Avec des mots qui sont enfin devenus siens, l'adolescent apprend à transformer sa situation pitoyable en une épopée presque. Dans sa situation d'esclave, ce pouvoir lui donne une merveilleuse liberté.

Le père meurt d'une pirouette fatale. Sa mère, dont les chants et chansons racontent la mémoire des humains, s'enfuit avec un imprésario, abandonnant ses enfants. Une grand-mère austère, à la tendresse

froide, veille un temps sur Jérémie, son grand frère et leur petite sœur. Quand elle meurt, les garçons sont projetés dans un univers bien plus vaste que le cirque ambulant de leurs premiers pas, que la cuisine de chantier forestier qui a imposé leur enracinement provisoire. Le grand frère fera fortune aux États-Unis, dans le commerce de l'alcool interdit, tandis que Jérémie, se disant sans doute que son royaume est de ce monde, se taillera une place en Abitibi, au hasard des rencontres.

On sait qu'il finira écrivain public, mais quand on tourne la dernière page du roman, le grand enfant y est à peine (le roman aura une suite). Jérémie aura eu entre-temps des occupations dérisoires, sur lesquelles je ne veux pas trop insister, de peur de brûler une forêt que je veux laisser intacte aux lecteurs. Je dirai seulement que, par exemple, il se retrouve objet, meuble plus exactement, à l'évêché d'Amos, au service d'un chanoine qui tient la comptabilité très exacte de tous les péchés du diocèse. L'essentiel est que le pitoyable héros, où qu'il soit, est déjà ailleurs, car il sait qu'il sortira de sa gangue, qu'il sera enfin ce sujet auquel il aspire, d'ailleurs confusément.

Un récit conventionnel pourrait intégrer toutes les anecdotes, tous les menus faits de la vie quotidienne que M. Yergeau ajoute habilement les uns aux autres, les uns éclairant les autres. Mais il ne s'agit pas que de ça. Une dimension réflexive, étonnante ou inquiétante ou comique, qui inscrit dans le texte des points de suspension temporaires, vient menacer l'équilibre et la linéarité apparents de L'Écrivain public. Là se trouve, à la rencontre de ce qui est simple et de ce qui l'est moins, le risque que prend l'écrivain de mener ses lecteurs dans une impasse. Est-il utile de dire que pourtant on s'y retrouve toujours, ravi, ému, enrichi par le pari de l'écrivain?

L'ÉCRIVAIN PUBLIC, Pierre Yergeau. Éditions de L'Instant même, Québec, 1996. 250 pages.

Le théâtre yiddish

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

Offert en édition bilingue, ce livre de référence écrit par l'historien Jean-Marc Larue relate avec force images l'histoire du théâtre yiddish moderne, depuis ses racines dans la Russie profonde jusqu'à ses succès montréalais. Le sujet est peu banal et mérite l'attention des francophones. Car la lecture de cet ouvrage nous apprend, entre autres choses, que Montréal est sans doute une des seules villes où on peut assister à des spectacles yiddish depuis un siècle, sans interruption. Et que ce théâtre est toujours bien vivant.

Comme le souligne dans la préface Dora Wasserman qui a fondé en 1937 la troupe du Théâtre Yiddish du Centre des arts Saidye Bronfman: «Le théâtre yiddish n'est pas que du théâtre; il reflète tout le panorama de la vie juive:



langue et littérature, traditions et turbulence de l'Histoire, humour, sagesse populaire et musique. »

LE THÉÂTRE YIDDISH À MONTRÉAL, Jean-Marc Larue. Éditions Jeu, Montréal, 1996, 168 pages.

Mirages: une traversée du désert apocalyptique

MIRAGES / Suite de la page B 1

Le Soleil des gouffres, c'est l'histoire d'un étudiant en sciences, apprenti journaliste et futur écrivain, François Ladouceur, amené à s'intéresser à une secte, l'Organisation Unitive de la Pyramide Solaire, et à son gourou, Jean-Bastien Vitoux. L'OUPS fait évidemment penser à cet Ordre tragiquement connu et, s'inspirant de la mythologie aztèque, cultive le même type de morbidité. «Le passé du Mexique est habité par la culture de la mort, dit Hamelin. Avant les nazis, les Aztèques avaient inventé leur machine de mort et de destruction.»

Bref, cette quête mènera Ladouceur des églises de Sainte-Anne-de-Bellevue aux étendues désertiques américaines, du lit de mort de Duplessis à Schefferville jusqu'aux fleuves de tôle et de bitume de la mégapole mexicaine.

Elle lui fera aussi visiter une galerie de personnages puissants et hétéroclites. À la Hamelin. Il y a ce vieux vétéran au discours échevelé construit, en vrac, à partir de tirades sonores à la John Lennon, ou de la Bible, ou de sirupeuses nialseries nouvel-âgeuses. Il y a Ariane, que l'auteur nous fait douloureusement désirer — son corps, son âme, le mystère émanant d'elle. Évidemment: Vitoux, «lucide et cynique... assez largement inspiré du colonel Kurtz d'Apocalypse Now, qui ira comme lui au bout de l'horreur», décrit l'auteur. Et d'autres, dont on parlera peut-être.

L'action se passe en 1983-1984, puis en 1994.

Louis Hamelin mijotait ce truc depuis plus de dix ans, «depuis le voyage que j'ai alors effectué dans le sud des États-Unis avec un groupe de confrères et consœurs — j'étudiais en biologie — dans des circonstances assez semblables à celles que je décris.»

Il y dix ans, Hamelin en avait 27 et n'avait encore rien publié — son premier roman, *La Rage*, et le prix du Gouverneur général venu avec, date de 1989.

Cependant, sans doute ajustait-il déjà cette loupe d'entomologiste qu'il fixe maintenant sur la bête humaine et qui est précisément cela, au sens littéral, dans un des plus beaux passages du roman: le «Mythe de la vitre» est inspiré de la fameuse caverne de Platon et fait évoluer sur une vitre l'homme-mouche qui, de l'autre côté de cette paroi translucide dont il ignore la nature et la raison, aperçoit la réalité. Une bestiole, même, s'aventure

de l'autre côté, puis revient. Mais elle sera incapable de dire l'essentiel. «Car la véritable révolution, la vérité presque insoutenable, c'est l'absence de la vitre...»

Le principe de Lucifer

Aujourd'hui, Louis Hamelin tente à son tour une expédition de l'autre côté de la vitre et risque une interprétation de la réalité qui l'y avale.

Elle n'est pas rose. Il y a le mal, surtout et partout. L'auteur raconte: «Le Soleil des gouffres, c'est ce soleil qui éclairait Hiroshima et Auschwitz, qui était

re en empruntant un labyrinthe de — très courts — raccourcis. «L'Histoire est un matériau délicat pour un romancier...» admet l'auteur. Il y a donc Reagan (qui n'est jamais nommé) en cow-boy; un agent secret appartenant à l'organisation que vous savez et scrupuleusement conforme à ce que vous imaginez; des peuples opprimés à l'exact endroit où, mentalement, vous les situez; des oppresseurs qui sont précisément ceux que vous soupçonnez, aidés de sous-fifres qui sont ceux-là mêmes que vous devinez; enfin quatre cavaliers de l'apocalypse exerçant évidemment les métiers de flic, curé, militaire et businessman.

C'est, disons, hum... assez convenu.

Hamelin ne donne d'autres explications que ses convictions. Il dit: «Il y a tant d'injustices dans le monde qu'il y aura fatalement des redresseurs de torts... L'avenir, je le vois au Chiapas, chez le sous-commandant Marcos, qui mène la première révolution postcommuniste, antidogmatique.»

La révolution, donc, quoi d'autre?

Chez Boréal

Entre-temps, Louis Hamelin — qui, comme chacun sait, est fort loin d'être l'homme sombre et austère que ce qui précède pourrait laisser supposer — vit sur la même planète que vous et moi.

Il fait métier d'écrire et, si possible, d'être lu. Il publie aujourd'hui chez Boréal, son troisième éditeur en sept ans, et ne cache pas que les ventes décevantes de ses deux derniers romans ne sont pas totalement étrangères à cette décision. On n'a écoulé que 3000 exemplaires de *Betsi Larousse*. Quant à *Cow-boy*, «le livre aurait pu être plus populaire mais, m'a-t-on dit, il ne touchait pas suffisamment le lectorat féminin...» Tout cela, dit-il, ne l'influence cependant pas lorsqu'il se consacre à l'écriture.

Il replongera d'ailleurs bientôt pour un sixième roman, qui sera un récit montréalais, urbain, meublé d'une vingtaine de personnages de tous les milieux et de tous les niveaux construisant à eux tous une intrigue de politique-fiction.

Un genre délicat à traiter. Un peu comme l'Histoire.

LE SOLEIL DES GOUFFRES, Louis Hamelin. Boréal, Montréal, 1996, 379 pages.

On peut joindre l'auteur de cet article à l'adresse électronique suivante: 104317.401@compuserve.com

LES BEST SELLERS

Éditions québécoises

Fiction (romans)

1 Annabelle	Marie Laberge	Boréal	(4)
2 C'est pour mieux t'aimer mon enfant	Christine Brouillet	La Courte Échelle	(7)
3 Le Troisième Orchestre	Sylvain Lelièvre	Québec / Amérique	(2)

Essais

1 L'amour en guerre	Guy Comeau	Boréal	(4)
2 Gabrielle Roy, une vie	François Ricard	Boréal	(2)
3 La vie entière	Pierre Morency	Boréal	(1)

Éditions étrangères

Fiction (romans)

1 La Galère d'Astérix	A. Uderzo, R. Goscinny	Albert René	(3)
2 Malveillance	Danielle Steel	P. de la Cité	(1)
3 Les Honorables	Josette Pratte	Robert Laffont	(1)

Essais

1 Initiales B.B.	Brigitte Bardot	Grasset	(4)
2 Léo Ferré, une vie d'artiste	Robert Belleret	Actes-Sud	(8)
3 La dixième révélation de la Prophétie des Andes	James Redfield	Laffont	(9)

Livres pratiques

1 Guide de l'auto 1997	J. Duval, D. Duquet	L'Homme	(4)
2 État du monde '97	En collaboration	La Découverte / Boréal	(1)
3 Le Paris de Christine Brouillet	Christine Brouillet	Boréal	(1)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Bertrand, Champigny, Le Fureteur (St-Lambert), Gagneau, Guérin, Hermès, René Martin (Joliette), McNet, Le Parchemin, Les Soufflantes (Chicoutimi), Payette (Sherbrooke), Guy Polier (Trois-Rivières), Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, Librairie Smith (Promenades de la Cathédrale).

Livres



Chapleau: une transition sans brisure!

JOCELYNE LEPAGE

En quittant *Le Devoir* pour *La Presse* en avril dernier, Serge Chapleau se doutait bien qu'il passerait quelque temps au purgatoire: « Je savais qu'on me trouverait moins bon, un peu vendu, qu'on dirait: *Il l'a pu l'affaire!*... Mais je pense que cette période-là est finie. Moi, en regardant le miroir de mon dernier livre — qui contient des caricatures publiées par les deux journaux — je ne vois pas la brisure. »

Les fans de Chapleau — ils sont 10 000 à acheter ses caricatures chaque année — verront-ils un changement? Se souviendront-ils que la première caricature de Chapleau pour *La Presse* montrait un Stéphane Dion en rat? Depuis, le pauvre animal, ministre devenu, reste pris au piège tendu.

La vie dure

Pour les politiques, un caricaturiste, c'est pire que la peste. Ils n'en meurent pas tous, mais tous sont frappés. Sans doute est-ce la raison

pour laquelle on ne compte qu'un caricaturiste par million d'habitants.

Serge Chapleau, 50 ans, 25 ans de métier, 5000 caricatures, un enfant de 10 ans, beaucoup de blondes, lance son cinquième album *L'Année Chapleau 96* qui sera en librairie le 12 novembre. Et il semble bien que son œuvre de dessinateur ira se faire conserver bientôt au Musée McCord, aux côtés de celle de son ami Aislin de *The Gazette*. On imagine quel plaisir ce sera un jour de voir côte à côte la même p'tite vie politique québécoise et canadienne interprétée par un méchant Anglais et un bon Français (ou vice-versa).

« La situation politique au Québec et au Canada, c'est une manne, dit Chapleau. Aislin et moi, on s'en frotte les mains. Tout le monde connaît Sheila Copps, Bouchard et une dizaine de ministres dans tout le pays. Aux États-Unis, les caricaturistes en sont réduits à trois: Clinton, Dole et O. J. Simpson. »

À un jeune dessinateur anglais qui avait un jour haïr Lucien Bouchard au point d'en trembler de rage en le dessinant, Chapleau a

dit: « Change de job, la caricature n'est pas pour toi. Il faut être ravi au contraire d'avoir un aussi bon sujet. »

Qu'il le veuille ou non, un caricaturiste s'adresse à un public à qui il ressemble, un public dont il suit les opinions, explique Chapleau. Dans un colloque de caricaturistes à Vancouver, alors que Lucien Bouchard était entre la vie et la mort, un dessinateur anglais a fait de la jambe amputée le symbole du Québec se détachant du reste du Canada pour aller seul de son bord.

« Tout le monde a ri, dit Chapleau. Au Québec, ce caricaturiste aurait été fusillé. Mais moi, je ne pognerais pas à Vancouver. La manière dont je traite Jean Chrétien est inacceptable là-bas. »

« Moi, quand je dessine, je n'ai pas de position. Droite, gauche, fédéraliste, nationaliste, je ris de tout le monde. Une caricature, il faut que ça soit drôle. Politiquement, je trouve la vie dure, Bouchard élu parce qu'il plantait des fleurs... la pauvreté, la misère... les gens qui meurent de faim, les guerres en Afrique... je suis peut-être défaitiste.

Pourtant non, je me dis souvent pour me consoler que c'était pire au Moyen-Âge quand 90 p. cent des gens étaient pauvres. Attila le Hun, je pense que j'aurais pu supporter... »

L'idée

Comme bien des humoristes, et les artistes en général, Serge Chapleau est un angoissé, un être « trop sensible » comme il dit. « Quand j'ai commencé au *Devoir* à plein temps — cinq caricatures par semaine — les sueurs me perlaient sur le front. Aujourd'hui, je ne sue plus, mais j'angoisse autant. À chaque criss de journée, il faut que je trouve une joke! Je ne peux pas faire de dessins d'avance. Je ne dois pas me répéter. Ça me désole quand les gens pensent que j'ai mon idée avant de prendre mon café le matin, que je travaille une heure, et que je suis libre pour le reste de la journée. »

En fait, pour le genre de dessin qu'il privilégie, le portrait soigné, détaillé, fait au crayon de mine, dans différentes teintes de gris, Chapleau doit mettre au moins quatre heures, seulement pour le visage. Quant à l'idée qui justifie le

dessin, elle vient après la lecture des journaux, l'écoute de la radio et de la télévision, le *brain storming* de l'équipe éditoriale... La grande peur du caricaturiste, c'est qu'un jour, l'idée ne vienne pas.

Mais avant de devenir le caricaturiste professionnel que l'on connaît aujourd'hui, Chapleau en a fait du chemin... parfois sur des voies détournées. Mais disons qu'il garde une affection toute particulière pour Gérard D. Laflaque, une marionnette qu'il a remise en circulation le temps d'une pub pour notre journal et qu'il rêve de voir un jour commenter l'actualité à la télévision. Inventées avant les *Spitting Images* des Britanniques, les marionnettes de Chapleau et cie n'ont pas connu la gloire qui leur est due. Partie remise?

Au fond, Serge Chapleau est un philosophe à la manière de Gainsbourg peut-être, ou de Frank Zappa.

« Is that all there is? » dit-il en parlant de la vie et en parodiant une chanson célèbre. « So let's keep dancing! »

L'ANNÉE CHAPLEAU 96, par Serge Chapleau. Borel, Montréal, 1996, 112 dessins.

Champigny toujours premier!

16.95\$
Ord. 21.95\$14.95\$
Ord. 19.95\$24.95\$
Ord. 34.95\$9.95\$
Ord. 14.95\$14.95\$
Ord. 17.95\$11.95\$
Ord. 14.95\$19.95\$
Ord. 27.95\$14.95\$
Ord. 18.95\$18.95\$
Ord. 22.95\$12.95\$
Ord. 16.95\$PARMI
NOS
AUTRES
SPÉCIAUX

LE TROISIÈME ORCHESTRE, SYLVAIN LELIÈVE, éd. Québec/Amérique	16.95 \$	ord. 21.95 \$
D.C. ANTHOLOGY 3 - THE BEATLES, EMI	29.95 \$	ord. 40.95 \$
D.C. LA MÉMOIRE DES BOÎTES À CHANSONS, Musicor	24.95 \$	ord. 30.50 \$
LE PARIS DE CHRYSTINE BROUILLET, éd. Borel	13.95 \$	ord. 18.50 \$
LA COLÈRE/ÉCRITS POLÉMIQUES, T. 3, PIERRE BOURGAULT, Lanctôt Éd.	19.95 \$	ord. 24.95 \$
LUMIÈRE NOIRE, MINETTE WALTERS, éd. Québec	19.95 \$	ord. 24.95 \$
LA VIE ENTIÈRE, PIERRE MORENCY, éd. Borel	22.95 \$	ord. 29.95 \$
LA GALÈRE D'OBÉLIX, GOSCINNY/UDERZO, éd. Albert René	8.95 \$	ord. 13.95 \$
ANNABELLE, MARIE LABERGE, éd. Borel	19.95 \$	ord. 27.95 \$
L'AMOUR EN GUERRE, GUY CORNEAU, éd. de l'Homme	17.95 \$	ord. 21.95 \$

Prix en vigueur jusqu'au 15 nov. 96
Champigny

4380, rue St-Denis
844-2587
Ouvert 7 jours, de 9h à 22h
☎ Mt-Royal
☎ rue Drolet, via rue Mt-Royal

371 Laurier O.
Carrefour Angrignon277-9912
365-4432Mail Champlain
Centre Laval465-2242
688-5422Librairie
BERTRAND

Depuis 1956

Encore et
toujours
obtenez

20%

en coupons
dividendes*

Librairie française

849-4533

Librairie anglaise

845-3300

Centre Eaton de Montréal



Il a des voils d'outardes dans les yeux, il arrive avec une odeur de vent et «La vie entière» sous le bras.

Voilà Pierre Morency au coeur de ses deux territoires: La nature et la littérature dont il nous parle toujours dans le troisième tome de ses histoires naturelles du Nouveau Monde «La vie entière».

Il nous avait totalement séduit avec les deux premiers: «L'Oeil américain» et «Lumière des oiseaux», la magie opère encore...

Cet homme habite ses livres qui deviennent une fabuleuse autobiographie à laquelle sont conviés tous les paysages et tous leurs habitants, de l'homme au martin-pêcheur. Dans «La vie entière» dont le grand personnage est le fleuve, Pierre Morency célèbre la vie de l'homme au bord du fleuve, de son origine à son déclin.

Dieu qu'il écrit bien! Et que ce qu'il écrit fait du bien à lire! On se sent en harmonie, présent à cet enchaînement naturel des choses et des êtres. Pierre Morency y enchâsse l'homme, lui redonne sa place.

●est toujours un privilège et une joie pour moi de rencontrer des gens comme lui, ancrés à l'essentiel et qui signent cet ancrage de leurs œuvres.

Écoutez-le ce soir, lisez-le vous y trouverez, par exemple, ceci: «Et le parfum de ton amour, comment peux-tu le traduire si tu n'as pas posé tes narines sur le sol d'une forêt humide; si tu ne peux humer la vase sous la roche qu'on vient de soulever; si tu ne peux goûter la saveur de l'aubier sous sa vêtue d'écorce; si tu ne peux sentir le fond de chaque nid; si tu ne peux prendre avec toi ce qui vient de chaque corps au travail, de chaque corps souffrant, de chaque corps jubilant; si tu ne peux distinguer l'odeur du poisson qu'on tire de l'eau noire; si tu ne frémis pas en reconnaissant de loin, la cigarette qui brûle aux lèvres du pêcheur de nuit?»

Que c'est beau!

Également à l'émission cette semaine la comédienne Patricia Tulasne qui nous parle avec passion de ses lectures, notamment de Balzac et de Thomas Mann.

Danièle Bombardier

Alors à ce soir, 20 heures, à Télé-Québec.



Télé-Québec

La Presse

Livres

Romantiques et aventuriers

TOUT EN LISANT



Jacques Folch-Ribas

collaboration spéciale

Il y eut une fois une revue littéraire célèbre, qui s'appela *La Revue des deux mondes*. En 1829, et jusqu'à la guerre de 1918. Ce qui fait tout un siècle.

Or, ce siècle-là fut faste pour la littérature française. Imaginez que les plus grands noms de l'écriture figurèrent au sommaire de la revue. On en cite quelques-uns? Par ordre alphabétique: Balzac, Barrès, Dumas, Gautier, Lamartine, Loti, Mérimée, Musset, George Sand, Stendhal, Vigny... Allons, allons, c'est trop, et j'en passe...

Tellement célèbre, la revue en question, que des étrangers y publièrent: Kipling, Tourgueniev, Edith Wharton... Cela signifie les Romantiques, les Libéraux, les Feuilletonnistes, les Réalistes, les Conteurs de récits de voyage... et tout ce que l'Europe contenait de meilleur.

Alors, voilà: on a eu la brillante

idée de rassembler des textes, que l'on appelle *Les trésors retrouvés de la Revue des deux mondes* dans un livre très bien fait. Un bon portrait, d'abord, de chacun des auteurs choisis, ou une photographie s'il en existe. Puis une présentation, une mise en situation, écrite par un non moins bon écrivain d'aujourd'hui — mais pas long, ce portrait littéraire, une page ou deux, seulement pour nous replacer dans le contexte. Cela devient une véritable petite histoire (incomplète, bien sûr) de la littérature du siècle en question.

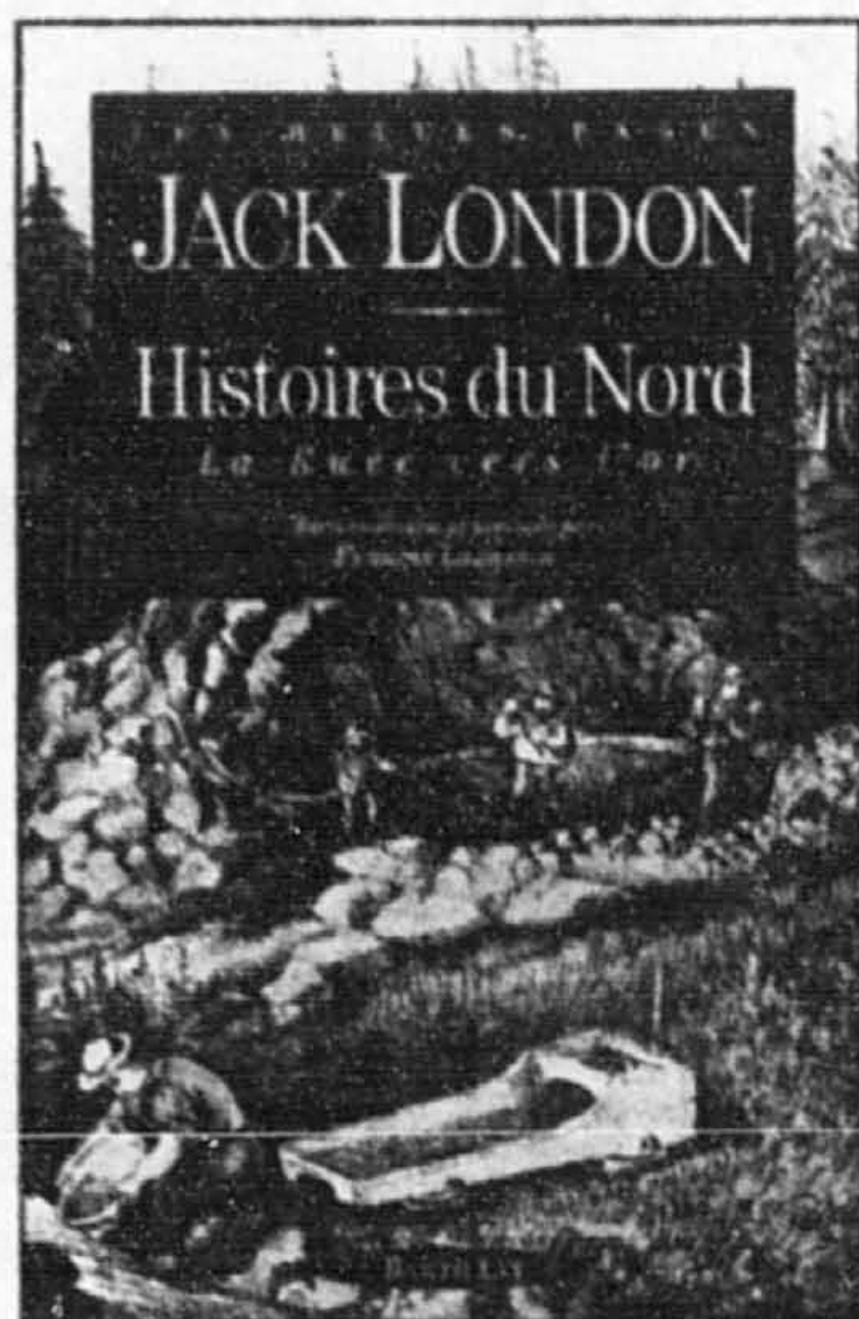
Tel est ce livre, qui est un recueil passionnant.

Parce que les textes sont courts, et qu'ils sont bons. Parce qu'on a l'impression de découvrir, ou de redécouvrir, des écrivains qu'on ne lit plus guère, sinon les lecteurs forcés et les amateurs passionnés.

Et puis, les histoires racontées sont belles. Tourgueniev (Yvan) par exemple, nous en raconte plutôt deux qu'une, dans le même texte. Deux histoires dans la Russie des tsars, avec apparition de fantômes, médium exalté, jeune fille pure qui adopte un fou christique... tout y est d'une période romantique et d'un pays inspiré.

George Sand nous régale, elle aussi, avec des *Lettres d'un oncle*, extraites de ses *Lettres d'un voyageur*, qui nous amènent à cette période de torture mentale qu'elle a elle-même connue, lorsqu'elle fut abandonnée par son cher Alfred de Musset.

Mérimée (Prosper) nous donne aussi des *Lettres à une inconnue*, dans



lesquelles nous retrouvons la grande liberté amoureuse de l'auteur de *Carmen*. Glissez mortels, n'appuyez pas, on a médité de ce siècle... Mérimée, qui écrit dans un exergue célèbre: « Les femmes sont comme les chats, qui ne viennent pas quand on les appelle, et viennent quand on ne les appelle pas ». La vérité historique nous pousse.

Bref, ces *Trésors de la Revue des deux mondes* sont une vraie fortune pour le lecteur.

■ ■ ■

Si l'on peut, on se procurera en même temps un livre de Jack Lon-

don: *Histoires du Nord*. Jack London a vécu de 1876 à 1916, c'est à peu près la même période dont il s'agit dans cette *Revue des deux mondes*... J'ignore s'il y avait publié, je crois que non, mais il l'eût bien mérité — elle aussi.

London, né à San Francisco. Marin, cow-boy, chercheur d'or, aventurier, révolté par la misère sociale de son époque, homme de gauche avant la gauche, et romantique d'Amérique du Nord... London, écrivain tardif et prolix (52 livres en 16 ans!).

De toutes ses aventures, c'est sans doute celle de chercheur d'or qui l'a le plus marqué, et qui a déclenché en lui ce goût de raconter, raconter infatigablement la vie des rêves humains: le Klondike, entre Canada et Alaska, le Klondike où le travail sûrement allait rapporter de l'argent, il n'y aurait qu'à se baisser, de l'or, de l'or en pépites, du vrai or. La fortune aux travailleurs. On sait ce qu'il advint. London le soupçonnait, il l'a très vite appris.

Il a raconté cela dans ces *Histoires du Nord* que l'on vient de publier dans une édition établie et préfacée par Francis Lacassin.

Romantiques et aventuriers de tous les pays, unissez-vous.

LES TRÉSORS RETROUVÉS DE LA REVUE DES DEUX MONDES. Éditions Flammarion & Revue des deux mondes, Paris, 1996, 14 textes, 328 pages.

HISTOIRE DU NORD, LA RUÉE VERS L'OR, Jack London. Éditions Bartillat, Paris, 1996, neuf histoires, 239 pages.

Pour l'amour de la photo

CHRISTIAN CHARRIÈRE
Le Figaro littéraire, PARIS

Il est encourageant d'observer le soin mis de nos jours par certains écrivains mâles aux portraits de femmes. Nombreux sont désormais les ouvrages d'hommes sur des héroïnes, souvent orientales, qui osèrent, dans une société qui les niait, témoigner avec vigueur de leur virilité, de leur feu créateur. Sans doute y a-t-il là comme une vengeance a posteriori d'une féminité réduite à la maternité et aux loukoums. Trop de génies, trop de caractères ont été étouffés sous les coussins et les baisers de lèvres adipeuses, sous les morsures d'enfants criards.

La *Mamelouka*, de Robert Solé, appartient à cette remise en scène et en veine de femmes dangereusement libres et audacieuses.

Doris, une Égyptienne d'Alexandrie menant une vie effacée aux côtés de son mari, Milo Touta, photographe des sommités de l'entourage du Khédive, se surprend à s'intéresser aux objectifs, ensevelissant sa frimousse sous le voile qui endeuille les trépiers. À cause de l'oeil visionnaire qui s'attarde à la lucarne de la caisse noire, les clichés sont de plus en plus réussis, attestant du grand art qui habitait dans ce petit corps aux seins lourds et au maintien timide.



Robert Solé

Bientôt c'est toute la bourgeoisie locale qui vient chez Milo Touta se faire immortaliser la façade par son épouse. N'a-t-elle pas réussi les portraits du Khédive et de Lord Cromer, le représentant de la reine Victoria dans un pays que l'armée anglaise vient de subjuguer?

Nous sommes à la fin du siècle dernier: le général Kitchener s'apprête à conquérir le Soudan. Au

Caire, on savoure les délices du protectorat, le parfum des eucalyptus et la beauté des danseuses du ventre. Toute l'Égypte élégante est affalée sur le sofa des pachas, à se lutiner et à s'engouffrer des figues en buvant du sirop d'orgeat.

L'art de Robert Solé consiste à ne pas s'assoupir sous les moustiquaires de la passivité nilotique et à témoigner, pour nous parler de son admirable héroïne, à la fois charmeuse et rebelle, d'un précipité de sens et d'événements qui nous captive.

Il y a chez cet écrivain un certain talent de mémorialiste scrupuleux et un style qui sort de l'ordinaire à cause de sa légèreté, de sa souplesse et de son humilité. Quand, dans un livre de *remembrance* lointaine où une société oubliée sort des soutres, l'écriture sait disparaître derrière l'action et les personnages, c'est qu'elle est juste. Il y a, dans cette *Mamelouka*, un grand scrupule de traqueur de vérité. Nul, cependant, pas même Cavafy ou Lawrence Durrell, n'a jamais pu fixer sur la plaque sensible d'un roman ou d'un poème l'atmosphère d'un monde dont la préciosité précieuse, la poudre aux yeux, la senteur de paradis et d'aphrodisiaque, les lents jardins qui se fanent ont des allures de terminal d'ascenseur.

Partout ailleurs on se meurt: ici on s'émeut et on se meurt. Le roman délicieux de Robert

Solé, un auteur qui, comme Claude François et Dalida, a grandi sous Farouk, nous parle de ce qui fut et ne saurait plus être. D'où un charme perfide qui corrompt le lecteur avec l'aigreur de la nostalgie. Que faire en un monde où tout s'agit si on ne s'engloutit dans le réséda et la guimauve des enchantements disparus? Il y a du Modiano chez Robert Solé, un Modiano qui aurait relu la presse khédiviale et les bulletins triomphants de l'armée de Kitchener, un Modiano documenté qui battrait tambour tout en sombrant dans la mousse camphrée et l'odeur de praline. C'est ce qui donne à ce plaisant récit d'une initiation féminine la douceur poivrée des innocences perdues, la nuance toujours la nuance.

On ne s'y ennue pas une seconde car on nous y parle, avec beaucoup de détails puisés aux meilleures sources techniques, de l'évolution de l'art photographique entre 1880 et 1900. Doris, la *Mamelouka*, s'essaye en effet aux procédés nouveaux qui vont faire avec cet art de la momification peinturlurée une haute activité de l'esprit et de la sensibilité: la photo n'est-elle pas une singulière pétrification en même temps qu'une libération des formes et des essences?

LA MAMELOUKA, Robert Solé. Le Seuil, Paris, 1996.

EN QUELQUES MOTS



Plaidoyer pour un PQ indépendantiste

■ L'auteure et militante Andrée Ferretti s'en prend ici au virage «néo-libéral et bon-ententiste» du Parti québécois de Lucien Bouchard, qu'elle estime être un détournement, à des fins politiques, de l'ardeur des militants souverainistes et des aspirations de la population en général. Une énorme erreur — d'inattention à la lecture — à la première ligne du livre refroidira cependant le lecteur.



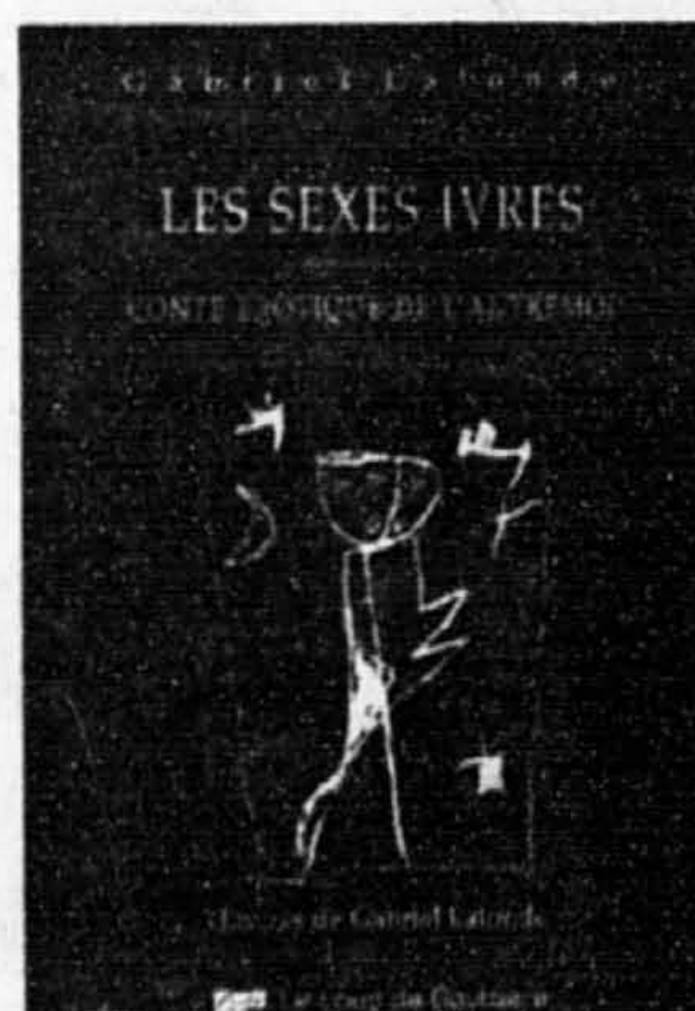
Trudeau à contre-courant

■ Pierre Elliott Trudeau ne nie pas qu'il ait l'esprit de contradiction. C'est à l'adolescence qu'il a commencé à ramer à contre-courant. «La parole de l'autorité n'était plus une preuve suffisante: je deviens raisonneur.» Aujourd'hui encore, au crépuscule de sa vie, l'ancien premier ministre rame toujours à contre-courant. Il en est même fier et avec l'aide de son ami Gérard Pelletier, il publie chez Stanké un recueil de textes choisis démontrant que jamais, il n'a voulu rentrer dans le rang.



L'école des Frères

■ Ils sont nombreux ceux qui, parmi les plus de 50 ans, ont fréquenté «l'école des Frères», au moins jusqu'à 1965 et l'arrivée du ministère de l'Éducation. Georges Croteau, chargé de cours à l'Université du Québec à Trois-Rivières, publie dans les Cahiers du Québec, de Hurtubise HMH une intéressante étude sur le rôle des frères éducateurs pour la promotion des études supérieures et la modernisation de l'enseignement public, préfacé par Jean-Paul Desbiens, notre «Frère Untel».



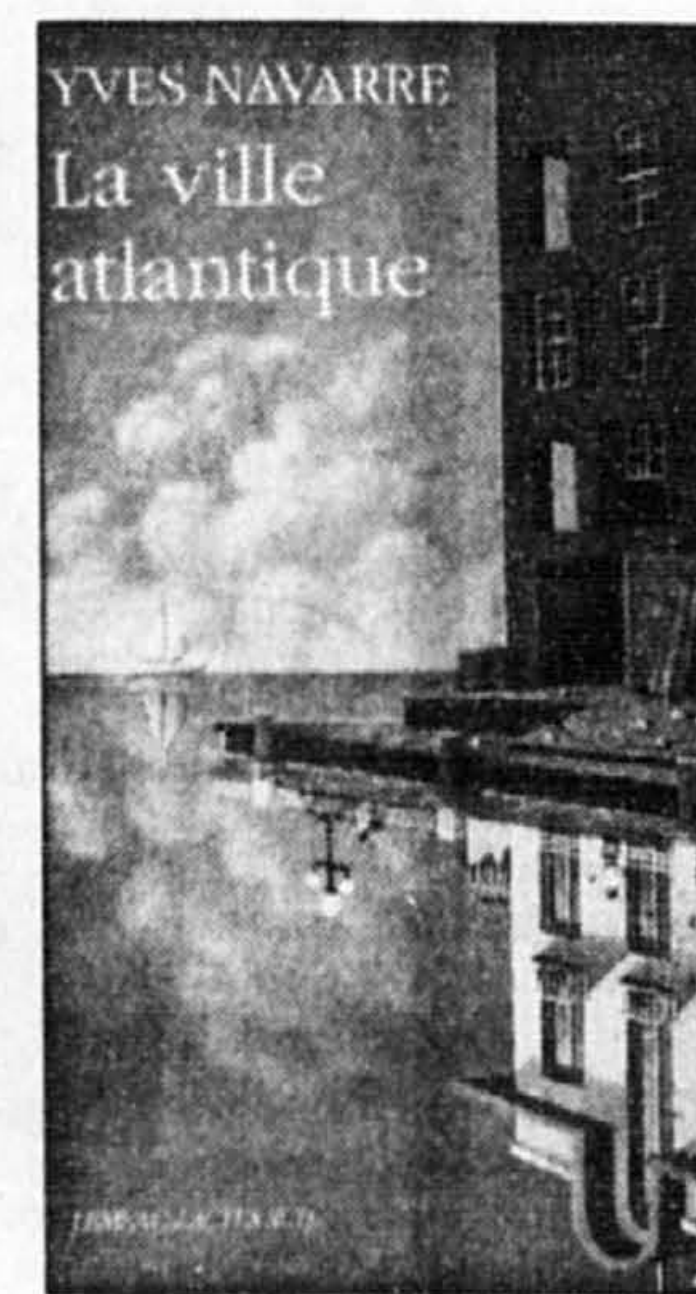
Un conte de Gabriel Lalonde

■ Gabriel Lalonde est l'éditeur du Loup de Gouttière avec sa conjointe. Et maire de sa municipalité en banlieue de Québec. Mais il est surtout un auteur, diseur et créateur visuel qui a publié plusieurs ouvrages et écrits pour la radio et le théâtre, exposé ses œuvres dans différentes galeries tant au Québec qu'aux États-Unis et en Europe. Ici, il présente un petit recueil de contes qu'il illustre lui-même.



Les démons de Josée Legault

■ Josée Legault, politologue indépendantiste et social-démocrate, n'a pas la langue dans sa poche. Suffit de l'écouter lors de ses apparitions aux émissions d'affaires publiques ou de la lire dans *Le Devoir* pour s'en convaincre. Elle aime polémique. Elle est aussi la coauteure d'un rapport fort controversé sur la situation de la langue française au Québec. Ici, elle livre chez VLB dans la collection justement bien intitulée «Parti Pris», un recueil de ses meilleures chroniques.



Un Navarre posthume

■ Les ouvrages posthumes d'écrivains disparus se multiplient. Voici qu'Actes Sud publient, en coédition avec Leméac, un genre d'autofiction posthume du romancier Yves Navarre, lauréat du prix Goncourt en 1980, et qui vécut à Montréal quelques-unes des dernières années de sa vie. Dans cet ouvrage, retrouvé deux ans après sa mort, l'auteur s'adonne une dernière fois, au gré des rues de Montréal, au dangereux plaisir d'écrire.

Parenthèse à Rimouski

VIE DES LIVRES

Pierre Vennat

Rimouski s'offre, ce week-end-ci, un salon du livre nouveau genre. Une année dite «parenthèse» comme le dit son directeur, Robin Doucet. OÙ, au lieu de stands d'éditeurs ou de diffuseurs au Centre municipal des congrès, comme l'an dernier, on a plutôt décidé de tenir un salon où les auteurs et l'animation seront mis de l'avant. Un peu comme la Foire du livre de Brive, en France, mais, évidemment, à une échelle beaucoup plus réduite.

Ils sont donc quelque 75 auteurs de la région du Bas-Saint-Laurent et de Montréal ou d'ailleurs, la présidente d'honneur Marie Laberge en tête, à être descendus à Rimouski pour rencontrer, de vendredi jusqu'à ce soir, les lecteurs et discuter avec eux dans les locaux de l'école Claire-L'Heureux-Dubé.

Plusieurs noms connus: Victor-Lévy Beaulieu, bien sûr, maintenant établi en permanence à Trois-Pistoles, Jean O'Neil, Stanley Péan, Chrystine Brouillet, Marthe Gagnon-Thibault, Marguerite Lesco, Richard Garneau, Jean Royer. Un salon consacré au livre, mais aussi au théâtre et à la musique avec le groupe rimouskois CHUT. Ça a débuté par un cocktail à l'hôtel de ville vendredi soir et ça se termine aujourd'hui en fin d'après-midi.

Danyelle Morin, directrice et Raynald Bérubé, professeur de littérature à l'Université du Québec à Rimouski en profitent pour mousser le Camp littéraire Félix, un centre de création littéraire dont la renommée s'étend à tout le Québec et qui se tient chaque année dans le Bas-Saint-Laurent.

Le directeur général de la Société nationale de l'Est du Québec se félicite de la nouvelle orientation prise par les organisateurs du Salon du livre de Rimouski: «Ceux-ci, en voulant rapprocher le public de ses auteurs, rendent ainsi la culture plus accessible, plus proche et plus populaire. Cette expérience mérite d'être encouragée parce qu'elle vise à décommercialiser une activité qui, malgré son intérêt évident, risquait de mettre l'accent davantage sur les aspects publicitaires que sur l'activité d'écriture et de lecture.»

Rimouski, désavantagé cette année à la fois par la distance et le fait que le Salon du livre de Québec s'est tenu à peine trois semaines plus tôt, est le premier des neuf salons du Québec à devoir tenir, ainsi, une «année parenthèse». Reviendra-t-il l'an prochain à une formule plus traditionnelle ou d'autres salons en province devront-ils, eux aussi, faire une parenthèse, faute d'un nombre assez considérable d'éditeurs prêts à payer le coût d'un stand? Il faudra encore quelques mois, sans doute, pour le savoir.

Livres

IDÉES

L'imprécateur de notre modernité



Louis-Bernard Robitaille

collaboration spéciale
PARIS

La vedette intellectuelle parisienne se doit d'avoir de la conversation (de table ou de salon) et, dans la mesure du possible, une mine télégenique — la télégenie se révélant fort utile dans les salons, et l'art de la conversation étant indispensable à la télé.

Alain Finkielkraut, philosophe en vogue dont le dernier livre, *L'Humanité perdue*, a bondi dans les listes de best-sellers des sa sortie, est indéniablement télégenique mais sans avoir ce mélange d'ambition bien humaine, de frivolité et de cynisme (comme chez Bernard-Henri Lévy ou Pascal Bruckner) qui font les mondains performants.

Finkielkraut n'est pas un faux mélancolique.

Classé parmi les « imprécateurs de notre modernité » dans le nouveau *Dictionnaire des intellectuels français*, Finkielkraut n'a pas le pessimisme joyeux des deux collègues

ci-haut mentionnés qui, même quand ils s'arrachent les cheveux de désespoir sur la place publique, n'en oublient pas pour autant les plaisirs robotiques de l'existence quand ils retournent à la « sphère privée ». Si, à propos de la Bosnie, d'Eurodisney ou de la dictature d'Internet, il se torture volontiers les méninges sur la place publique, on a l'impression irrécusable que cette torture auto-infligée continue sous une autre forme quand il rentre dans sa paisible banlieue verdoyante du sud de Paris — à un jet de pierre de Montparnasse, cependant.

Je l'avais vu à quelques reprises à la télé : tout à fait solide et cohérent, bien entendu, mais sans ce détachement et cette aisance qui sont la marque de commerce parisienne. Il parle en regardant volontiers par terre pour mieux se concentrer sur son sujet et se pince volontiers la commissure du nez et des sourcils en signe d'effort et de perplexité. En interview — laquelle il est vrai avait lieu dans un café plutôt passant et bruyant — il apparaît aussi tendu, éventuellement accablé par l'imprécision de vos questions. Indéniablement, il prend les choses très au sérieux, tel un jeune universitaire en train de passer l'oral de son doctorat d'État.

Les barbaries

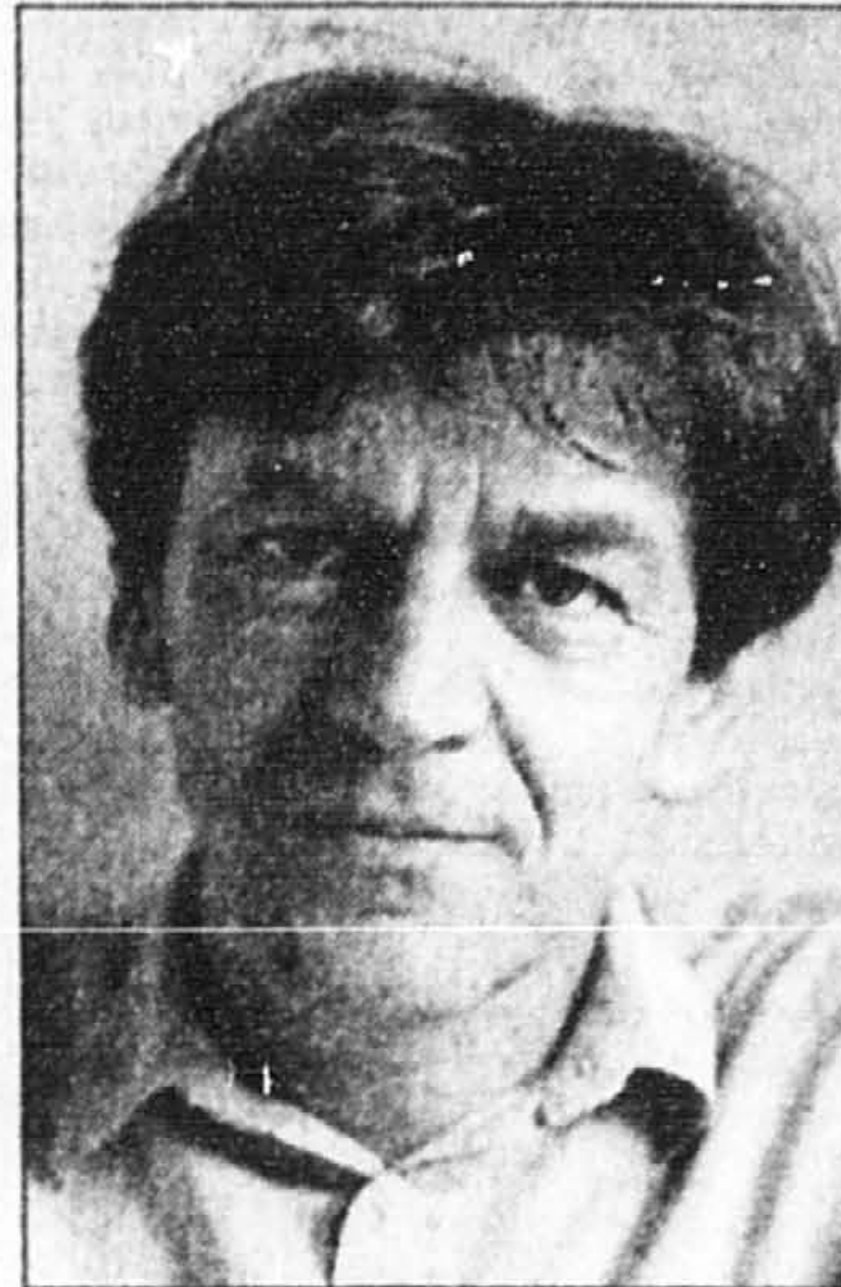
Ce qu'il a à dire aujourd'hui — après l'avoir dit sous une autre forme — c'est que « ce vingtième siècle, qui devait être celui du triomphe de l'idée d'humanité, a d'abord vu l'explosion des deux

plus grandes barbaries de l'Histoire, au nom d'un projet universaliste, pour se terminer aujourd'hui sur l'apothéose du néo-cosmopolitisme, d'une prétendue unification de l'univers par le libéralisme, la circulation instantanée des capitaux et Internet ».

Et pendant que, de Jacques Attali au Péruvien Mario Vargas Llosa, on chante les louanges de cette virtuelle unification du monde et de l'espèce humaine, le cynisme des États et des (grandes) nations continue dans l'ombre de se donner libre cours.

Dans les années 50 ou 60, alors que les illusions sur le communisme restaient intactes, les uns et les autres prenaient parti avec la plus mauvaise foi du monde sur les conflits politiques de la planète. En cette fin de vingtième siècle, l'intervention ultime, la seule à rallier tous les suffrages, c'est l'Humanitaire.

« On ne s'intéresse plus à la réalité du pays en question ni même à l'identité de ses habitants, dit Finkielkraut : on n'intervient que devant les massacres et les bains de sang, et alors ce qu'on secourt, ce ne sont pas des hommes, c'est l'espèce humaine indifférenciée. » Et d'ajouter : « Cette morale de l'extrême urgence est celle de l'extrême confort. » Elle dispense de se poser des questions concrètes — sur le fondement et les réalités de tel conflit, et sur la marche de l'Histoire tout simplement — tout en se donnant bonne conscience pour continuer les affaires et le processus de mondialisation.



Alain Finkielkraut

« Entendons-nous, dit-il : il faut louer le réflexe humanitaire actuel, qui porte à secourir des gens dans le malheur, qui bouscule en partie la souveraineté absolue des États, et qui a choisi de ne plus faire, comme le dictait l'idéologie militante, la distinction entre bonnes et mauvaises victimes. Le danger, c'est que cet élan humanitaire se suffise à lui-même, que le secours aux victimes, comme en Bosnie, dispense de se poser des questions sur le sens de cette guerre et les responsabilités des uns et des autres. Bref que l'humanitaire, accompagnant la mondialisation, renvoie

au néant l'idée même de morale politique. »

Chez les archéos ?

En fait l'homme de l'ère démocratique, selon Finkielkraut, ne peut vivre son universalité à l'état pur, en des lieux interchangeables, sans Histoire ni racines ni culture, « en transportant l'univers dans son portable, comme le dit Jacques Attali ». Cet homme, aussi semblable aux autres hommes soit-il, « a besoin de médiations pour vivre cette unicité ».

Contre l'idéologie du néo-cosmopolitisme, Alain Finkielkraut invoque en dernière analyse la nation : le cadre culturel dans lequel l'individu peut se retrouver comme humain partie de l'univers. « À l'époque, non seulement d'Internet, mais de l'Europe de Maastricht, cela peut paraître un peu rétro : Finkielkraut, d'ailleurs, est parfois classé dans les « nostalgiques » pour ne pas dire les « archéos ». Peu lui importe : il ne recuse pas sa qualité ni ses racines européennes, mais « la dissolution des nations dans l'Europe pose un problème ». De là à dire qu'il est prêt à jeter à la poubelle l'euro et Maastricht, il n'y a qu'un pas : il le franchit sans le crier sur les toits, n'étant pas un politique.

Mais contre la nouvelle idée simple de cette fin de siècle, il invoque les « vieilles » idées de la mesure et du pessimisme raisonné. Des idées bien françaises.

L'HUMANITÉ PERDUE, ESSAI SUR LE XX^e SIÈCLE, Alain Finkielkraut, Le Seuil, Paris, 1996, 169 pages.

La nouvelle industrie de la misère

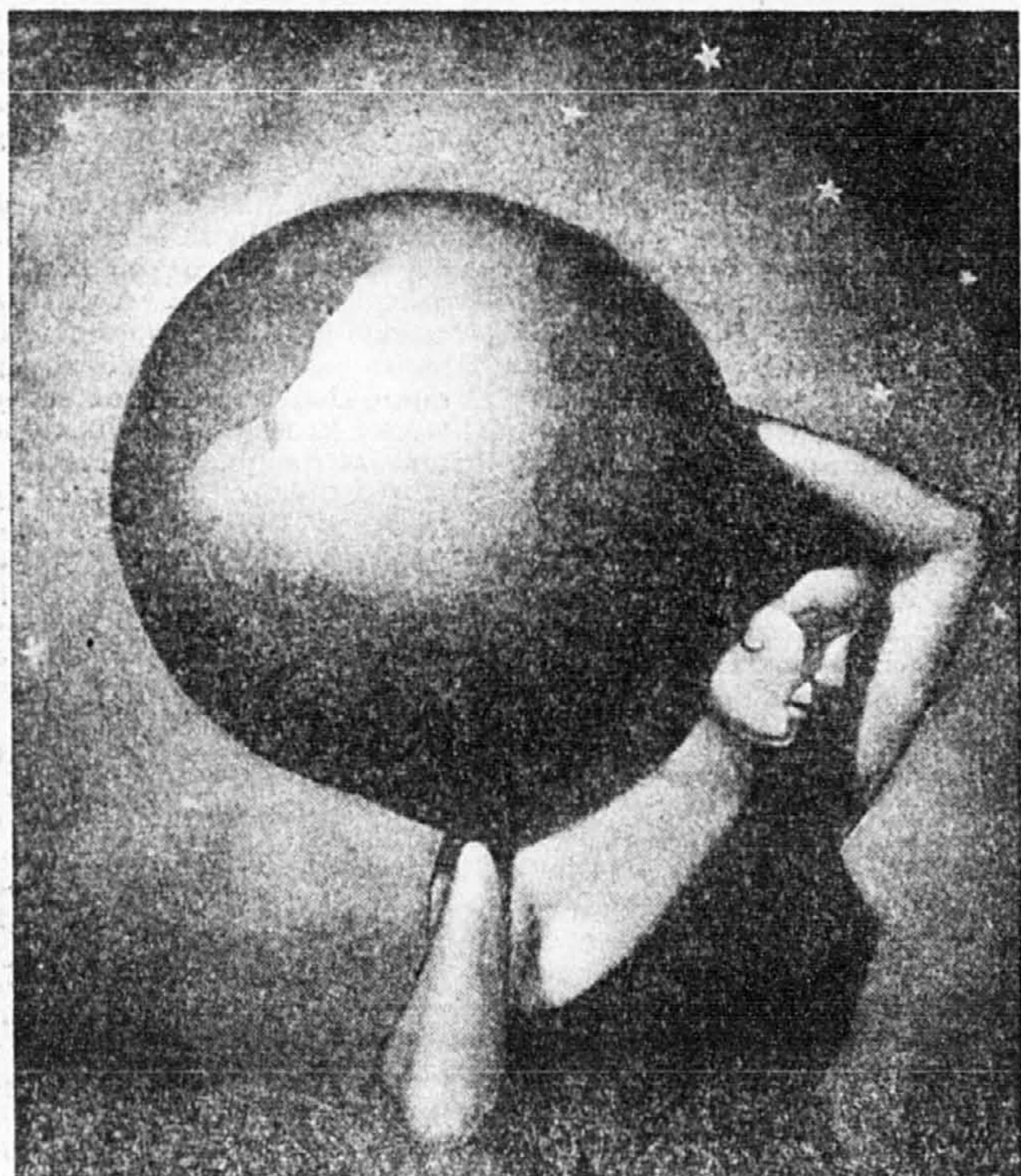


ILLUSTRATION : John Lauber / Image Bank, reprise par VLB éditeur.

STÉPHANE POTVIN
collaboration spéciale

La responsabilisation du citoyen est un thème récurrent dans le discours politique actuel. Comme cet impératif émane habituellement des économistes, nager à contre-courant et relever ce qu'en pensent les personnes actives socialement s'avère une tâche ardue.

Riches d'une expérience de 30 années en milieu communautaire, voilà ce à quoi se consacre Henri Lamoureux dans *Le Citoyen responsable : l'éthique de l'engagement social* (VLB éditeur).

Lamoureux s'interroge sur la problématique de la responsabilité, analysée sous l'angle de l'éthique, dans le cadre de l'engagement social communautaire. Or, il constate une dérive. Avec l'économisme ambiant, on assiste à une dénaturation de l'éthique des milieux communautaires. Autrefois engagés dans une démarche fondée sur les éthiques de la compassion et de la responsabilité, ces milieux agissent maintenant selon « l'éthique de la gestion institutionnelle des problématiques sociales, marquée par le souci d'efficacité et de rationalisation des ressources ».

Parallèlement, l'aide sociale évolue graduellement en une nouvelle

industrie : celle de la misère. Tel que l'avance l'auteur, cette industrie profite à un nombre grandissant de spécialistes (il se crée un nouvel emploi administratif par tranche supplémentaire de 20 chômeurs), alors que les problèmes sociaux, eux, demeurent sans solutions.

L'auteur explique cette dérive par le désengagement de l'État qui, sous le couvert de la décentralisation, se défile de ses responsabilités. Il laisse ainsi les milieux communautaires aux prises avec des problèmes gigantesques (par exemple, le virage ambulatoire ne relève-t-il pas en partie de la pensée magique ?). Davantage appelés à la rescousse de l'État, les groupes perdent leur autonomie par rapport à celui-ci.

Selon l'auteur, l'institutionnalisation des groupes sociaux serait aussi un facteur à considérer dans cette dérive.

Mais voilà, tout n'est pas noir.

L'institutionnalisation a profité à certains groupes, en leur permettant de participer plus directement à la prise de décision politique. Autre difficulté : Lamoureux critique sans cesse les néolibéraux mais pourtant, son discours épouse pratiquement leur logique lorsqu'il dénonce la prolifération des ressources d'entraide, lorsqu'il déplo-

re que « tout se passe comme si la meilleure façon de lutter contre la violence conjugale était la multiplication des ressources d'accueil pour les femmes et les enfants qui en sont les victimes ». La ne s'arrêtent pas les faiblesses de cet essai. Lamoureux livre l'essentiel de sa pensée seulement à la conclusion. Autrement, il se limite à des catégorisations générales. Il dresse alors, en des tableaux successifs, les éthiques et les lieux divers de l'engagement social au Québec.

Au total, cet essai déçoit car il n'y est aucunement mention de la redéfinition de l'engagement social (le développement de la productivité locale préoccupe de plus en plus les acteurs sociaux) ayant eu lieu au cours des dernières années. Il ne faut pas s'en surprendre. L'auteur semble inconscient de l'échec partiel du providentialisme. En contrepartie, il se contente de déplorer les récentes compressions budgétaires sans proposer de solutions de rechange.

Néanmoins, l'essai frappe droit dans le mille en soulignant le danger inhérent à la perte d'autonomie des groupes communautaires.

LE CITOYEN RESPONSABLE : L'ÉTHIQUE DE L'ENGAGEMENT SOCIAL, Henri Lamoureux, VLB éditeur, collection Partis pris actuels, Montréal, 1996, 192 p.

JEUNESSE

Contes à l'épreuve du temps

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

« **L**a langue québécoise peut sembler archaïque pour tout Français se respectant... » peut-on lire dans l'introduction de *Mille ans de contes — Québec*, des contes choisis et commentés par Cécile Gagnon et publiés en France — le livre sera, mardi, en librairie.

« Je ne voulais pas de ce passage mais l'éditeur y tenait pour expliquer certaines tournures de phrases. Il faut dire que j'ai eu à me battre pour conserver notre façon de raconter. Après tout, dans un tel contexte, nous ne sommes plus dans la grammaticalité mais dans l'oralité », indique Cécile Gagnon, qui oeuvre depuis 33 ans dans le domaine de la littérature jeunesse et a publié un certain nombre de titres en Europe.

D'ailleurs, c'est par expérience qu'elle n'a pas bougé de ses positions quand est venu le temps de choisir un illustrateur pour le recueil. Elle voulait quelqu'un d'ici. Elle l'a eu : Anne Michaud. « Je n'avais pas envie de trouver, dans le livre, des Indiens coiffés de plumes et vêtus d'un simple pagne, en train de jouer dans la neige ! » pouffe-t-elle.

Parce que... ça lui est déjà arrivé. Ce voulez-vous, plus ça change, plus c'est pareil : pour plaire à nos cousins, nous devons faire « typique ». Et ne nous leurrions pas : il y a de ça dans les quelque 70 récits que compte le recueil. On s'en réjouit d'ailleurs, à la lecture de ces contes amérindiens qui sont les plus beaux et les plus riches de l'ouvrage.

Les contes traditionnels sélectionnés par Cécile Gagnon sont, eux, de facture conventionnelle... mais indémontable : les pères y ont trois fils dont le plus jeune est le plus malin, les p'tits bonshommes réussissent à déjouer les ogres, etc. « J'ai privilégié les histoires traitant de débrouillardise et celles qui se distancient le plus de leur pendant européen », note Cécile Gagnon. « Dans les contes traditionnels, j'ai également choisi ceux qui ne sombrent pas dans la religiosité malade. Et ça, ça n'a pas toujours été facile à trouver ! »

Pour cela, elle a puisé dans la revue *American Journal of Folklore*, dans des documents d'archives... et dans sa mémoire : « La littérature orale fait partie de ma vie depuis mon enfance, poursuit-elle. Et le goût des contes anciens m'est toujours resté. »

Quant à celui des contes « nouveaux », il lui est venu avec le temps. D'où la présence, dans *Mille ans de contes — Québec*, de trois textes de son « préféré », Félix Leclerc, et de quatre récits de Gilles Vigneault. « Là-bas, ils sont à genoux devant Vigneault ! lance avec humour Cécile Gagnon. Heureusement, je l'aime aussi. »

Pour compléter le tout, quelques récits contemporains signés entre autres Yanick Comeau, Marie-Andrée Boucher-Mativat et Cécile Gagnon. Des récits qui, règle générale, paraissent assez simples à côté de ceux qui ont subi l'épreuve du temps. L'Histoire a en effet ce pouvoir de donner patine et fini aux histoires — qui le méritent.

MILLE ANS DE CONTES — QUÉBEC, textes choisis et commentés par Cécile Gagnon, illustrations d'Anne Michaud, Milan, 1996, 462 pages.

DANIELLE BONNEAU

Lorsqu'ils sont en colère contre leurs enfants ou irrités, les parents répètent souvent, sans trop s'en rendre compte, des phrases que leurs propres parents leur ont dites maintes fois. Ces expressions sortent de leur bouche comme des automatismes, accompagnées des mêmes froncements de sourcils, des mêmes gestes et des mêmes mimiques qui les rendaient autrefois si efficaces.

Or ces petites phrases incisives perpétuent une certaine forme d'incommunication entre les adultes et les enfants, estime le populaire psychosociologue français, Jacques Salomé. Il en répertorie plusieurs centaines dans son tout dernier livre, *C'est comme ça, ne discute pas !*. Son but : inviter les parents à réfléchir et à effectuer une certaine remise en question. Pour que ces phrases à base de non-dit ne soient plus exprimées.

L'exercice se révèle toutefois répétitif. Car à part le relevé des phrases, regroupées en mini-catégories et accompagnées d'illustrations et de courtes citations, le contenu s'avère fort mince.

Certaines phrases nous touchent évidemment plus que d'autres, se rapportant davan-

tage à notre expérience. Du genre : « Tu n'es plus un bébé », « Un garçon ne pleure pas » ou encore « On ne parle pas de cette façon à son père ». Mais d'autres, qui sapent toute confiance en soi chez l'enfant et amplifient le côté négatif des choses, sont de véritables horreurs. Qui, en effet, dirait à son petit : « Si ta soeur avait vécu, jamais je n'aurais eu un deuxième enfant. Tu peux la remercier d'être morte si jeune... »

Jacques Salomé, qui se décrit comme un formateur en relations humaines, se sert de phrases « sibyllines ou assassines, douces ou amères, despotiques ou d'apparence libérale, souvent enrobées des meilleures intentions et pétries de bons sentiments », pour souligner l'impact des expressions et faire prendre conscience du mal qu'elles peuvent engendrer.

Mais il donne très peu de moyens pour aider les lecteurs à mieux communiquer avec leurs enfants.

Si ce n'est de proposer, à la fin, de « mettre en pratique les autres règles d'hygiène relationnelle » qu'il a développées.

Or ces outils, on peut les trouver dans ses autres vo-

lumes...

C'EST COMME ÇA, NE DISCUTE PAS, Jacques Salomé, illustrations de Dominique de Mestral, Albin Michel, Paris, 1996, 176 pages.



ILLUSTRATION : Dominique de Mestral pour Albin Michel.

Livres

ROMAN

Car, le complément de Crash!

GILBERT GRAND

En 1973, dans *Crash*, J. G. Ballard décrit l'accident de voiture comme le « présage sinistre d'un mariage de cauchemar entre le sexe et la technologie ».

Ce que l'on sait moins, c'est qu'un an avant ces perverses « nocces rouges de la chair et du métal » imaginées par l'auteur de SF britannique (et mises en image en 1996 par le cinéaste David Cronenberg), le Géorgien Harry Crews avait déjà balisé tout le terrain dans son roman *Car*, sans contester la charge la plus féroce, mais aussi la plus dramatiquement drôle, contre le culte aveuglement passionnel que voue l'homme au tout-puissant dieu-voiture.

Hermann Mack, le héros de cette fable inoubliable, aime tellement sa Ford Maverick 1972 rouge vif qu'il ne se satisfait plus de la conduire, de palper ses formes galbées ou de plaquer son corps sur son capot. « Il lui tardait de la sentir dans sa bouche. De la sentir dans sa gorge. De l'avoir dans son ventre. » Il l'en effet décidé, par amour mais aussi pour la gloire, de la manger morceau par morceau, jour après jour, « du pare-chocs avant au pare-chocs arrière », sous les vivas l'un public payant enthousiaste et les caméras de tous les médias l'Amérique et du Japon.

Odeur d'huile et de frites

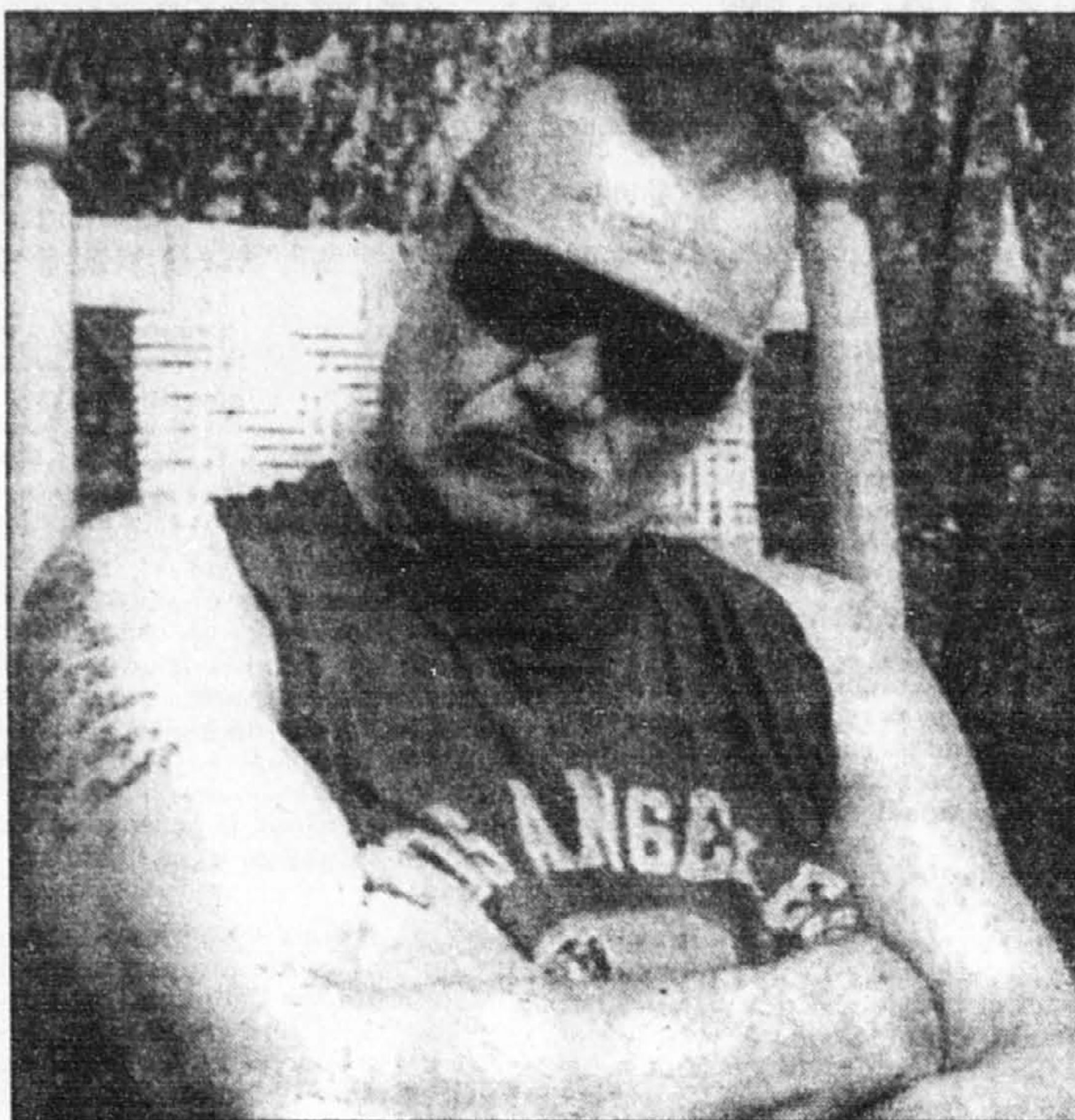
Un promoteur sans scrupules a fixé le rituel de cet « acte d'amour » annulaire, sacrilège et douloureux : une voiture est découpée au chalumeau en cubes de métal poli d'une femelle-once : l'huile, l'essence, les places, les housses, les pneus, sont enfermés dans des capsules inassimilables mais évacuables. Hermann Mack avalant une demi-livre par jour

sous surveillance médicale, son calvaire devrait donc durer dix ans ! Dernier détail trivial : une fois digéré et expulsé par voie naturelle, le métal est fondu et moulé en forme de petites Maverick revendues aux enchères.

Les heureux qui ont déjà lu les quatre autres romans de Crews traduits en français (*La Foire aux serpents*, *Le Chanteur de gospel* dans la Série Noire, et surtout *La Malédiction du gitan* et *Body* dans La Noire / Gallimard) savent que sa plume scalpel ne manque jamais de tailler à vif dans ce que la mythologie américaine offre de plus abrutissant et pharisien : l'automobile bien sûr, mais aussi le culte du corps sain, musclé et bronzé, le sexe, la société de spectacle et de consommation totalement déréglée. Ses porte-parole semblent sortis d'une cour des miracles où les freaks (culturistes déformés, athlète de foire cul-de-jatte, boxeur dément, etc.) voisinent avec des gens dits « normaux » mais qui prouvent pourtant que les « monstres » ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

Le reste de la famille Mack est en cela exemplaire : Easy, le père bricoleur, qui règne sur un cimetière de voitures de 43 arpents coincé entre un fleuve pollué et une autoroute tentaculaire, ne dort plus parce qu'une Cadillac neuve a le front de couiner. Mister, le fils aîné, s'écarte aux commandes de la presse qui transforme les carcasses en petites valises de métal compact. Jinell, la fille moulée dans sa combinaison de cuir, fonce au volant de son énorme dépanneuse sur les lieux d'accident pour y récupérer la ferraille et retrouver son amant policier sur la banquette arrière... Comme chez Ballard, la voiture semble toujours là pour scander le plaisir, l'accompagnant de la naissance à la mort.

En rééditant l'excellente traduction de *Car* parue initialement en



Harry Crews

1974 chez Albin Michel, Gallimard n'y a malheureusement pas adjoint *The Car*, un court texte publié dans la revue *Esquire* (1979) et dans lequel Crews se souvient de ses premières voitures, du coupé Ford 1938 à bord duquel il a troussé sa première fille, à la Mercury 53 qu'il a bichonnée et repeinte 27 fois avant de comprendre qu'elle le possédait « beaucoup plus qu'il ne pourrait jamais le faire ».

S'il conduit depuis sa voiture comme « une bête », Crews y

avoue cependant qu'il n'a jamais rien senti d'aussi « sensuel et érotique » que l'odeur d'huile de moteur mêlée à celle des frites et hamburgers du stand A&W Root Beer où, appuyé avec ses copains sur le pare-brise, il draguait les serveuses en mini-jupe.

À chacun sa madeleine !

CAR, Harry Crews, traduit de l'américain par Maurice Rambaud. Collection La Noire, Gallimard, Paris, 1996, 207 pages.

Un collage sans cohérence

RÉGINALD MARTEL

La lecture de *Laurence* est une expérience épitante. Non parce que le roman est long, mais parce qu'il paraît long. C'est dommage, car on aura vu une femme complexe et riche, d'abord empêtrée dans un milieu extrêmement contraignant, naître à elle-même, lentement et sûrement. Née au début du siècle dans une famille rurale, Laurence réussira en effet, tout en apportant aux siens un soutien moral et financier continu, à organiser sa vie comme elle l'entend. Elle sera libre de ses pensées, libre de son corps. Compte tenu des circonstances, son aventure humaine a quelque chose d'extraordinaire. Mais pour la partager, il faut plus que des loisirs ; il faut traverser une prose terriblement opaque.

Il est difficile de comprendre comment les choses ont pu se passer. France Théoret a pratiqué plusieurs genres, roman, essai et poésie. Elle a su trouver sa manière propre, un style remarquable, intéressant en soi, sans jamais tomber dans le piège de l'art pour l'art. Dans *Laurence*, l'écriture est devenue scolaire, confuse souvent, empêchée dirait-on par une sorte de parti pris qui tendrait à imiter le pire de la littérature populaire. D'un bout à l'autre du livre, il faut se battre avec une ponctuation déroute, avec des tics qui font revenir sans cesse les mêmes mots — initier, par exemple, et dans un sens qui en fait un anglicisme.

L'équilibre du roman est plus décevant encore. Au lieu de centrer presque exclusivement le récit — car c'en est — sur les vrais protagonistes — Laurence, son père Léon, sa jeune sœur Odette et, à un moindre degré, sa mère —, la romancière consacre plusieurs passages, et même un chapitre presque entier, à des personnages mineurs, de simples utilités. À la fin, Laurence elle-même est disparue du paysage romanesque et on n'aura aucun indice sur ce que sera le reste de sa vie. Tout cela donne l'impression d'un collage de scènes où il faut chercher en vain sens et cohérence.

C'est d'autant plus regrettable que la romancière, sans tomber dans un discours antipatriarcal répété, a malgré tout réussi à montrer ce qu'a pu être, jusqu'à notre révolution culturelle (et même au-delà !), la situation de beaucoup de femmes québécoises. Femmes internées, engrossées, abandonnées, battues, privées d'instruction, exploitées au foyer et à l'usine, elles y sont toutes, investies enfin, grâce à la fiction, de la dignité humaine dont elles avaient été scandaleusement spoliées.

LAURENCE, France Théoret. Les Herbes rouges, Montréal, 1996, 318 pages.

Le jardin d'Éden reste clos

RÉGINALD MARTEL

Dans le monde affectif de M. Jacques Boulgerice survit un père jamais oublié, héros du meilleur de l'enfance, du meilleur de la vie. Je connais bien cette présente présente, et ce lieu de repli où fuir le présent, quand toute espérance vaille. Partager ainsi une mémoire emblématique chargée de ces oniriques que je ne veux pas réuser. L'œuvre me parle très fort, au point qu'il m'arrive de songer que je puis seul l'entendre. Il n'en est rien, bien sûr, puisque l'art littéraire sait adresser ses signaux à l'écoulement tout entier.

Voici un nouvel avatar de ce père écurient. Il était forgeron dans *Le Témoin de jade*, il est cadreur à Radio-Canada dans *Débarcadères*, « jus-

qu'à ce qu'on efface son portrait du décor pour sauver le pays de la faillite ». Avec la pudeur attendue, et sans prêcher d'autre credo que celui de l'amour filial, le narrateur traduit en réalité humaine ce que les statistiques officielles, d'ailleurs truquées par définition, savent si bien cacher : le drame intime du chômage, qui prive des êtres de leur dignité et leur fait croire qu'ils ne sont plus utiles, qu'ils seront bientôt jugés nuisibles, et alors... attention !

« Il n'y a pas si longtemps, un homme heureux, un conteur de merveilles pour ses enfants s'est retrouvé dans la mauvaise histoire. (...) Alors (...), il s'est mis à se moquer de tout. La cruauté de la honte est contagieuse. Chaque visage de la sottise le rendait méprisant. Autant dire qu'il ricanait sans cesse. Vous ne devinez jamais tout le temps que le chômage peut laisser à quelqu'un pour avaler la folie qui grimace autour de lui. » La folie, dûment avalée, peut ceci : un jour, l'homme heureux aban-

donnera ses deux petites filles sur une route dangereuse. Fini le temps des contes, fini le temps de toutes les tendresses. La Justice désormais s'occupera de tout, tout croche.

Madeline, la plus grande des deux petites filles, n'oubliera pas le temps des rêves et du mauvais réveil. Le temps passera et mourra la mère ; le père, Mikael Kérourack, ira dans la Bretagne des origines promener une démenée douce et vaine, reportant sur sa grande fille si lointaine l'amour à jamais défilé qui avait été le ciment de la famille et le sel de sa vie. M. Boulgerice raconte cette dérive avec une lenteur nécessaire, et aussi le voyage de Madeline en Europe, en quête d'un père qui n'existe pourtant plus ; « Ce que sa sœur voulait tuer, elle, même au bout de ses forces, tenait à le soustraire au malheur, à le bercer à son tour, dissipant le cauchemar une fois pour toutes. »

Roman social, si on veut, mais M. Boulgerice est poète et son regard porte si loin, au cœur même du mystère des êtres, qu'une dénonciation acharnée de l'injustice triomphante aurait semblé superflue. Il a mieux fait de poursuivre, jusque dans le secret de leurs pensées et de leurs émotions, cette petite poignée d'humains chassés brutalement du paradis terrestre, un père, une mère, deux enfants soudain livrés aux monstres de la vraie vie. Au bout de son si triste voyage, quand elle aura enfin retrouvé son père, Madeline apprendra enfin l'essentiel : elle ne saurait devenir le père de ce père déchu. Elle en tirera la tragique conclusion. Le jardin d'Éden reste clos, à jamais.

DÉBARCADÈRES, Jacques Boulgerice. Collection Fictions, Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1996, 202 pages.

BIOGRAPHIE

Au coeur de l'élite militaire israélienne

LAUDE MARCIL

collaboration spéciale

Alors que tous les espions israéliens qui en ont eu l'autorisation ont déjà publié leurs mémoires, les témoignages des simples soldats sont restés rares. Dans *Le Commando secret*, un livre plus captivant qu'un roman d'aventures, Moshe Betzer, expert en survie dans le désert et en opération urbaine, retrace le cours d'une carrière militaire qui l'a conduit à la tête de la plus prestigieuse des unités d'élite de l'armée israélienne.

Moshe Betzer raconte son enfance et son adolescence dans un moshav, une coopérative agricole, en Galilée et surtout son entraînement dans Tsahal, l'armée israélienne. Celle-ci n'est pas une armée traditionnelle composée de conscrits, qui servent quelques années, et de soldats de métier : les jeunes recrues, après deux ans et demi de service obligatoire, doivent donner à la patrie un mois de leur temps jusqu'à l'âge de quarante ans.

Il y a quatre unités d'élite quand Betzer entre dans l'armée en 1964. L'une d'entre elles était tellement secrète qu'il en ignorait jusqu'à son existence. Placée sous les ordres directs de l'état-major, son nom même ne fut publiquement révélé qu'à la fin de 1980 parce qu'elle emportait des succès trop retentissants pour qu'il fût possible de maintenir son existence secrète. Il fit partie de la brigade parachutiste et particulièrement la sayaret, bref, l'élite de l'élite, l'extrême pointe du trident de lance de Tsahal.

Il raconte la guerre des Six Jours



L'attentat terroriste aux Jeux olympiques de Munich en 1972.

en 1967 qu'il fait à titre de commandant d'une unité d'élite : « L'aviation avait remporté la victoire en trois heures. Les blindés et l'infanterie l'avaient parachevée en six jours. Le septième, le peuple d'Israël avait pu se réjouir. Pourtant, une autre guerre commençait déjà. Nul d'entre nous (...) ne se doutait que nos nouvelles frontières, que nous nous imaginions plus sûres, avaient en réalité pour conséquence de nous emprisonner avec les Palestiniens de Gaza et de Cis-jordanie. »

Occuper militairement ces territoires aura pour conséquence que « les Palestiniens de ces territoires se révolteraient contre notre occupation et qu'il nous faudrait près de

dix ans encore pour nous rendre compte de notre incapacité à les garder par la force et à réprimer les aspirations de leurs habitants. »

En juin 68, les Palestiniens inaugurent une nouvelle forme de guerre, les détournements d'avion, et Betzer est affecté à la sécurité des avions d'El Al, ce qui lui permet de faire le tour du monde. Il s'occupe ensuite de l'entraînement des troupes ougandaises. Il dévoile certains de ses exploits classés secrets jusqu'ici et lève entre autres le voile sur l'enlèvement au Liban de cinq officiers supérieurs syriens, dont un général, pour servir de monnaie d'échange contre trois aviateurs israéliens prisonniers de la Syrie.

À l'automne de 1972, les terroris-

tes de Septembre noir kidnappent les athlètes israéliens participant aux Jeux olympiques de Munich. L'affaire se termine à l'aéroport de Munich dans un bain de sang, onze athlètes sont tués. Le premier ministre Golda Meier promet qu'ils seront vengés.

Pendant que le Mossad s'occupe de l'Europe et y liquide les dirigeants palestiniens impliqués dans cet attentat, l'armée prépare une opération contre Abou Youssef Najjar, chef de Septembre noir, qui opère à partir de Beyrouth. Ce dernier, gardé en permanence, habite au cœur de la capitale libanaise. Betzer nous raconte en détail la préparation et l'entraînement du commando qui, en une demi-heure, dé-

barque sur la plage, fonce vers la ville, liquide les terroristes et revient s'embarquer sur les vedettes qui le ramène en Israël.

Peu chauvin, Betzer ne cache pas l'aveuglement des politiciens et l'orgueil des militaires qui vont causer la guerre du Yom Kippour en 1973. « Je dois avouer avoir cru, moi aussi, au fait que notre puissance et la faiblesse des Arabes rendaient tout compromis inutile. » Totalement pris au dépourvu par l'attaque de l'Égypte et la Syrie, les Israéliens découvrent que leurs ennemis avaient tiré les leçons de la guerre des Six Jours pour en préparer une autre. La guerre terminée, il raconte la prise d'otages d'enfants juifs dans une école de Ma'alot (qui se termina mal) et celle de Bet Shean. S'il s'attarde à tous les détails de la préparation, l'exécution même de la mission tient en deux lignes. « La procédure était simple : monter sans bruit, forcer la porte, abattre les terroristes. Ce que nous avons exécuté point par point en quelques minutes. »

Dans quelques chapitres fascinants, il apporte des révélations stupéfiantes sur le raid d'Entebbe en 1976, considéré comme une des plus extraordinaires opérations de libération d'otages jamais réussies.

Aujourd'hui il espère que la paix est proche. « Aucun peuple ne peut en gouverner un autre sans son consentement et il n'existe aucune alternative sensée à un compromis entre les Palestiniens et nous pour vivre en paix sur la terre d'Israël. »

LE COMMANDO SECRET, colonel Moshe Betzer et Robert Rosenberg, traduit de l'anglais par Jean-Michel Dulac. Plon, Paris, 1996, 249 pages.

Arts et spectacles

Trois millions « d'argent neuf » pour les arts de la scène

Louise Beaudoin n'arrive pas à l'ADISQ les mains vides

DANIEL LEMAY

Elle aurait tant aimé... Parce que « tous les consensus ne se sont pas faits » et qu'il lui reste quelques questions à « trancher », la ministre de la Culture du Québec n'a pu dévoiler hier sa Politique des arts de la scène.

L'occasion était belle : Mme Beaudoin s'adressait à une assemblée intéressée, dans le cadre des Rencontres professionnelles de l'industrie québécoise du disque et de la radio, qui terminaient deux jours de colloques menant au Gala de l'ADISQ (ce soir à la télé de la SRC, 19 h). La même assemblée devant laquelle Mme Sheila Copps, ministre du Patrimoine canadien, annonçait vendredi un apport de 15 millions pour la mise en marché et la promotion du disque canadien ; par le biais de MusicAction, l'industrie québécoise du disque aura accès à 40 % de cet « argent neuf » (6 millions) au cours de trois prochaines années.

« Je me réjouis avec vous de cette nouvelle », a lancé d'entrée la ministre avant d'annoncer que sa Politique des arts de la scène — sa « première action globale et structurante » — ne serait pas prête avant « quelques semaines ». Mme Beaudoin n'en a pas moins

livré quelques pistes qui, malgré leur caractère général, ont eu l'heur de soutenir l'espoir des industriels du disque et du spectacle.

Quatre règles pour la chanson

Sur le domaine spécifique de la chanson, la ministre a énoncé quatre « règles » qui sous-tendent son action :

○ 1. permettre aux créateurs de s'exprimer ;

○ 2. soutenir la production indépendante qui doit faire face à la concurrence des multinationales du disque ;

○ 3. assurer la diffusion de la chanson à la radio et à la télé, « en raffermissant les règles (quotas de contenu canadien et francophone) plutôt qu'en les libéralisant » ;

○ 4. soutenir l'industrie québécoise du spectacle face à la concurrence « impitoyable » du showbiz international, avec l'« impératif »

de privilégier l'accès des jeunes et la diffusion des spectacles québécois dans toutes les régions du Québec.

La ministre a averti les industriels de l'ADISQ que sa Politique ne répondrait pas à toutes leurs revendications mais qu'elle inclurait certainement « l'arrimage avec le réseau scolaire — et particulièrement les cégeps » pour garantir l'accès des artistes québécois à ce lieu privilégié de diffusion.

L'enveloppe ? Trois millions « d'argent neuf » qui sera divisé — déchiré ? — entre le théâtre, la danse, la chanson, l'humour et autres « performances ». Entre Montréal, Québec et les régions. Entre la grande et la petite culture.

« Tous mes problèmes ne seront pas réglés mais j'ai l'impression d'être compris », dira plus tard à *La Presse* Michel Bélanger, producteur et président de l'ADISQ. Même son de cloche chez le vp affaires publiques, Robert Pilon, le « cerveau » de l'ADISQ : « Mme Beaudoin reconnaît la problématique particulière du spectacle à Montréal, en régions et dans le réseau scolaire. Plus : à notre connaissance, c'est la première fois qu'un ministre reconnaît expressément le sous-financement de l'in-

dustrie du disque. C'est correct au niveau des principes ; reste à voir la Politique. »

Neuf «nouveaux» millions pour le secteur culturel

Mme Beaudoin, quant à elle, a expliqué à *La Presse* qu'elle ne se sentait aucunement gênée par les millions de son homonyme fédérale, Mme Copps. « D'abord, c'est notre argent : il ne faut jamais l'oublier. Et puis nous travaillons en complémentarité. »

Le ministre a aussi rappelé que l'ex-ministre Axworthy avait coupé dans les subsides du Conseil des arts du Canada... « Moi, j'essaie de garder l'intégrité des budgets de la Culture ; je ne garantis rien mais je sais pouvoir compter sur la compréhension de Bernard Landry (le ministre des Finances). »

Quoi qu'il en soit, dans les prochains budgets, la ministre de la Culture verra neuf «nouveaux» millions injectés dans le secteur culturel : les cinq millions que la SODEC met dans le nouveau Fonds de la Culture (qui s'ajoutent aux 10 millions du Fonds de Solidarité de la FTQ), plus 1,5 million pour son fonctionnement. Et les trois millions qui accompagneront la Politique des arts de la scène. Parce qu'une politique ne sort jamais seule.



Suzanne Vega

Vega au féminin

ALAIN BRUNET

« For Ruby, MF, Lolita, the figure of Death, 3 men, 1 woman and a plum. »

Les objets du désir sont ainsi nommés. Il fallait tout simplement lire la dédicace à l'intérieur de la pochette de son nouvel album, pour les débusquer.

Suzanne Vega explique ainsi ces *Nine Objects of Desire* : « Ruby est ma fille, MF est mon mari (Mitchell Froom), deux chansons leur ont chacun été dédiées. Les trois hommes sont des ex-amants, dont l'un fut une grande passion. « 1 woman », est une femme que j'ai connue il y a quinze ou vingt ans. Plum (le plus beau morceau, au sens figuré de ce mot anglais qui signifie prune) est un objet de désir plus abstrait ; la chanson commence par l'histoire d'une relation amoureuse passée et le thème devient progressivement plus abstrait. »

Suzanne Vega a décidé de nommer son nouvel album *Nine Objects of Desire* après avoir écrit les chansons. « Un fil les liait tous. Et ce fil était celui du désir. »

Monocorde et assuré, le ton de Suzanne Vega au bout du fil. Le contraste avec le ton feutré de la chanteuse est frappant. Ce sérieux ne camoufle-t-il pas une certaine timidité ? Elle a tout de même le rire grave et communicatif, cette brillante rouquine — d'autres interviews de Vega, dois-je rappeler, m'ont déjà été accordées plus sèchement...

Il y avait de quoi rigoler, il faut dire. Vega était sans cesse interrompue par le grésillement de son téléphone portable. Interférences majeures entre Boston et New York... Il fallut reprendre la conversation à multiples reprises, c'en est devenu un *running gag*.

Trêve d'irritants téléphoniques, Suzanne Vega ne voit pas dans *Nine Objects of Desire* un changement de cap. « Le même cycle ? Ce disque s'inscrit dans une continuité. Certaines chansons de mon tout premier album auraient très bien pu se retrouver dans celui-ci. »

« Plusieurs ont vu dans *Nine Objects of Desire* un changement de direction. Personnellement, je ne vois pas de rupture. Pas plus qu'à l'occasion de 99.9 F° (l'album précédent), qui fut aussi considéré comme une mutation de type « industriel ». Or ce n'est pas parce que j'ai incliné des textures s'inspirant de la musique industrielle qu'il fallait conclure à l'adoption d'un style. J'essaie d'illustrer musicalement mes chansons, je n'essaie pas d'imiter qui que ce soit. »

On a prêté beaucoup d'intentions « lounge » à Suzanne Vega. Pour elle, rien de neuf sous le soleil. « J'écoulais beaucoup de bossa nova pendant mon adolescence. Dans la vingtaine, mon approche musicale s'est durcie, et la bossa nova est disparue comme d'autres styles plus doux qui m'avaient aussi influencée. Mais maintenant il me semble pertinent de revenir à ces genres. Le fait d'avoir eu un enfant, par exemple, m'a rendue plus mélodique. »

Producteur hyper-créatif (Los Lobos, Elvis Costello, Kent, etc.), Mitchell Froom avait produit 99.9 F°. S'ensuivit un coup de foudre entre le réalisateur et l'auteur-compositrice-interprète, un mariage, un bébé, le déploiement du facteur féminin chez Suzanne Vega — jamais ses rimes n'ont atteint un tel degré (99.9 ?) de sensualité. La combinaison ne pouvait être que gagnante. Et voilà Froom à la barre de *Nine Objects of Desire*. Ce soir au Cabaret, il compte même accompagner son épouse — il est le claviériste du groupe.

« Le travail avec Mitchell me mène toujours à quelque chose d'original. »

SUZANNE VEGA se produit ce soir au Cabaret.



PHOTO ARMAND TROTTIER, La Presse

La ministre de la Culture du Québec, Louise Beaudoin, levait hier un coin du voile sur la Politique des arts de la scène à laquelle elle est en train de mettre la dernière main devant les industriels du disque et de la radio réunis dans le cadre des Rencontres professionnelles qu'ils tiennent chaque année à la veille du Gala de l'ADISQ.

Le Banc public : les Russes arrivent !

RAYMOND BERNATCHEZ

Les acteurs russophones de Montréal sont particulièrement actifs ces jours-ci. Simultanément, en deux théâtres, le Rialto de l'Avenue du Parc et La Chapelle de la rue Saint-Dominique, ils proposent au public deux pièces différentes.

Dans notre édition de vendredi dernier, nous avons commenté déjà la diffusion de la pièce *Nous Autres*, au Rialto, et souligné la présence de Jean-Louis Roux, parmi les comédiens composant la distribution. Qu'en est-il de la pièce *Le Banc public*, produite celle-là par le Théâtre du Quatrième Mur et jouée au Théâtre de La Chapelle ?

Interprété par deux membres de l'Association des acteurs russes à Montréal (un organisme créé en 1994 et regroupant des acteurs et metteurs en scène professionnels russes installés au Québec), ce texte est mis en scène par Grigori Ziskin.

L'action se passe en Union Soviétique, il y a quelques années, alors que Brejnev était au pouvoir. Le texte relate une rencontre, celle d'un homme (incarné par Igor Ovadis) et d'une femme (Anna Varpakhovskaya) qui semble s'effectuer par hasard dans un parc, alors qu'elle a été planifiée par la femme. De ces deux quinquagénaires, nous apprenons peu à peu qu'ils se connaissent déjà, puis que l'homme est un macho et un

fieffé menteur. Quant à la femme, c'est une roublarde de premier ordre. Alcoolique, mal dégrossi, l'homme est prêt à tout pour se payer une nuit de bon temps avec cette femme. Elle, par contre, n'a qu'une idée en tête : l'attirer dans ses filets et se faire épouser de lui pour mettre un terme à sa solitude. En fonction des critères actuels de notre société, nous ne pouvons pas dire de cette pièce qu'elle est particulièrement... politiquement correcte.

Les situations sont amusantes et cocasses et les deux personnages, celui de l'homme surtout, sont truculents. L'auteur, né en 1933, semble en effet fort doué pour dépeindre d'une manière réaliste (et caricaturale dans le cas qui nous préoccupe) la vie du peuple russe. Les deux comédiens possèdent à n'en point douter une fort bonne maîtrise du métier. Tout devrait donc baigner dans l'huile et pourtant... des barrières se dressent entre les acteurs et nous.

Ces barrières sont essentiellement d'ordre linguistique. Je comprends mal pourquoi, alors que l'on nous indique au programme que la traduction et la version scénique de la pièce ont été effectuées à Montréal en 1996, pourquoi donc les personnages s'expriment en... argot parisien. La salle étant manifestement remplie de spectateurs d'origine russe, je suis persuadé qu'un bon nombre n'ont « pigé que dalle » lorsque les comédiens ont parlé de faire la « nouba » ou de « péter la tronche » de quelqu'un. Et pour ce qui est des Québécois francophones, ils n'apprécient pas outre-mesure, c'est bien connu, les traductions en français populaire, effectuées à Pa-



Anna Varpakhovskaya et Igor Ovadis sont les protagonistes de la pièce *Le Banc public* d'Alexandre Guelman.

ris, des films étrangers.

Les deux comédiens professionnels, formés en Russie et résidant depuis fort peu de temps au pays, jouent donc cette pièce en... français. Ils ont à n'en point douter déployé des efforts considérables pour parvenir à le faire comme ils le font et nous devons le reconnaître. Même si leur spectacle théâtral n'est pas tout à fait conforme à l'idée que des amateurs de théâtre francophones se font, en 1996, d'un « bon spectacle », au sens technique du terme (la régie du son est notamment déficiente), les efforts de ces deux comédiens-là et de leur metteur en scène au sein du théâtre du Quatrième Mur valent d'être soulignés. Parce que,

s'ils ont fait autant en si peu de temps, il ne leur en faudra que fort peu dans l'avenir pour établir la jonction avec l'ensemble de notre communauté. Et s'ils peuvent nous faire mieux connaître des auteurs comme Guelman, nous y gagnerons au change. Toute hypocrisie mise à part, je me demande bien, en effet, en quoi ses personnages peuvent bien différer, fondamentalement, des Montréalais que nous sommes. Vous souvenez-vous de Jean-Paul Beliveau ?

LE BANC PUBLIC, d'Alexandre Guelman. Traduction : Yakov Goldstein et Lev Shenker. Jusqu'au 10 novembre, au Théâtre de La Chapelle, 3700, rue Saint-Dominique (766-4873 ou 843-7738).

Les uns et les autres

« Marre, moi ? Non ! »

O n lui reproche de faire de la sociologie de bas étage, de toujours faire tourner sa famille, d'avoir fait un « coup » en engageant Bernard Tapie pour *Homme, Femme : mode d'emploi*. Le magazine *Première* a demandé à Claude Lelouch si, par hasard, il n'en aurait pas marre ?

— Vous n'en avez pas marre de faire du Lelouch ?

— Non. Et je vais même vous étonner, ça m'amuse de plus en plus. Parce que la vie m'amuse de plus en plus. Je la comprends de mieux en mieux, et comme mon fonds de commerce, c'est la vie, il n'y a aucune raison que je change. Je n'ai rien fait d'autre que l'apologie de ce monde difficile dans lequel nous vivons. Tout y est compliqué avant d'être simple. Les emmerdements, c'est le jogging du bonheur. Faire du Lelouch, c'est essayer de faire partager mon amour de la vie aux autres. Je fais ça depuis 35 films.

— Vous n'en avez pas marre d'être plus reconnu aux États-Unis qu'en France ?

— Le fait d'être reconnu ailleurs me rassure. Mais je ne me pose plus cette question. Je sais que la reconnaissance n'aura pas lieu de mon vivant. Donc, je ne perds pas mon temps à essayer de convaincre des gens qui ne m'écoutent pas.

— Vous n'en avez pas marre d'être mégalo ?



Claude Lelouch

— Je ne le suis pas. J'essaie de faire un cinéma d'auteur. On peut me contester cette qualité; et il y a en a qui ne s'en privent pas. L'auteur doit intervenir partout. Je m'occupe de l'étalonnage, des affiches, des bandes-annonces... C'est peut-être un gros défaut mais je ne le fais pas pour qu'on m'applaudisse. Uniquement pour qu'il y ait une unité totale dans le film.

— Vous n'en avez pas marre d'être mal aimé d'une certaine partie du public ou de la profession du cinéma ?

— La profession ne m'aime pas beaucoup. Entre les critiques et moi, ça va être la guerre de Cent ans. Quand j'ai lu ma première critique dans les *Cahiers du cinéma*, en 60, c'était : « Souvenez-vous bien du nom de Lelouch, vous n'en entendrez plus jamais parler. » Ça marque, ce genre de choses. Mais quand je regarde tous ceux qui se sont fait massacrer par la critique, je me trouve dans la meilleure des compagnies possibles : Sacha Guitry, Victor Hugo, Molière... Le fait d'être pris en grippe par la critique évite d'avoir la grosse tête, ce qui est bien pour un artiste.

— Vous n'en avez pas marre de mettre « homme » et « femme » dans les titres de vos films ?

— Non, car j'ai passé ma vie à filmer les hommes et les femmes. C'est le spectacle qui me fascine le plus. Tous mes films auraient pu s'appeler *Homme, Femme* ou *Un homme et une femme*. Tous.

POP-CORN

■ Il est étonnant de constater que la quantité de nouvelles qui surviennent chaque jour dans le monde est exactement adaptée à la grosseur des journaux.

Jerry Seinfeld

■ J'ai le droit de ne pas me marier, mais je regrette d'avoir fait tant de bruit autour de mes fiançailles. J'aurais dû agir avec plus de discernement et je ne suis pas fier de moi.

Oprah Winfrey

■ Dans le Sud (des États-Unis), nous avons un dicton : *Un homme n'est pas un homme avant que son père ne lui dise qu'il l'est*. Mon père a attendu que j'aie 48 ans pour me dire que j'étais un homme...

Burt Reynolds

■ Je me sens toujours comme un étranger au milieu des

autres acteurs. Je me dis que je suis un charlatan. J'observe les autres et je me dis : *Ça, c'est un acteur. Moi, je ne suis qu'un plombier.*

Jeremy Irons

■ Les mariages d'essai sont dangereux. Si vous n'êtes pas extrêmement prudents, ils risquent de durer.

Warren Beatty

■ L'éloignement renforce les sentiments ? Erreur : l'éloignement donne à tout le monde l'impression qu'on est mort.

James Caan

■ Je refuse d'avoir un téléphone portable qui permettrait aux gens de me joindre en permanence. J'aurais vraiment l'impression de ne plus avoir de vie privée !

Tina Turner

ZOOM



Arielle Dombasle

« Y a-t-il des choses qui m'irritent ? Toute conduite moutonnante, l'espéranto mondial dans la pensée, dans la musique, dans la mode, partout. Par exemple, dans une gargote de paysans au fin fond du Portugal, à Estremoz, le fait de tomber sur Michael Jackson à la télévision ; c'est-à-dire dans une sublime petite ville où l'architecture du XVII^e siècle est totalement préservée. Le monde devient un village made in U.S.A. Quel ennui si les gens écoutent la même musique et mangent tous des hamburgers ! Évidemment, c'est plus facile de rentrer dans le rang. Moi aussi, parfois j'essaie de me rendre la plus anonyme possible. »

Vogue

LES MOTS

Payer en nature

■ Payer en complaisances sexuelles ; payer « de sa personne » ou « de son corps », spécialement en parlant d'une femme.

Ce mode de paiement s'applique à des biens matériels comme à des services rendus.

En ce sens particulier, rappelle le dictionnaire *Ça mange pas de pain*, l'expression succède, au milieu du siècle dernier, à « payer en nature », c'est-à-dire troquer des marchandises ou des produits du sol contre d'autres marchandises, ou en règlement d'une dette.

Aujourd'hui, l'expression est toujours comprise comme un paiement... inspiré par la Nature.

Tout le monde il fait des contes de fées...

EN VADROUILLE



Francine Grimaldi

collaboration spéciale

T out le monde connaît la collection de Contes pour tous des productions La Fête, mais Rock Demers n'est pas le seul producteur de films pour toute la famille. Il faut maintenant aussi compter avec Richard Goudreau des productions Melenny, à qui l'on doit *Kids of the Round Table* et *Mojave Frankenstein*, deux films pour les jeunes que Robert Tinnel est venu tourner au Québec.

Ce jeune et dynamique producteur s'est associé à Jeff Tinnel, le frère du réalisateur, pour produire *The Kid*, le nouveau film de John Hamilton (*The Myth of the Male Orkust*), dont le tournage doit commencer, en anglais, le 21 novembre à Montréal. Martin Dufour, le directeur de production, m'a dit que

les rôles n'ont pas encore été distribués. *The Kid* est un garçon de 13 ans qui fait de la boxe et rêve de se hisser jusqu'aux Jeux olympiques. L'action se passe aujourd'hui, dans un bled aux États-Unis, mais le film sera entièrement tourné ici avant Noël. J'y reviendrai...

Souvenirs de Jacques Normand

■ Appel à tous ! À tous ceux qui ont souvenir de l'enfance et de la folle jeunesse de Jacques Normand, de Québec à Montréal, en passant par Paris ! Les producteurs Jacques Bonin et Claude Veillet, de Téléfiction, sont à la recherche de documents visuels et sonores sur la vie et la carrière de Jacques Normand, pour étoffer le documentaire intitulé *Les Années Normand* qui sera diffusé en 97 sur les ondes du Canal D.

Si vous possédez des photos d'enfance, d'école, de famille ou de spectacles avec cet enfant terrible du show-business, des disques, des enregistrements inédits ou des écrits, faites-en profiter tous les télé-spectateurs en les prêtant à la production. Ce nouveau portrait d'artiste n'en sera que plus juste.

Vous n'avez qu'à contacter Annie Blais, chez Téléfiction au (514) 499-0972.

Évocation de Debussy

■ Le cinéaste Bernar Hébert a commis son premier long métrage,

La Nuit du déluge, avec la troupe de danse O Vertigo, et il en fera sûrement d'autres. Toutefois, il revient au moyen métrage pour son prochain film d'art, intitulé *Impressions*. Il s'agit d'un docufiction de 52 minutes, produit par Michel Ouellette de Ciné Qua Non Films, sur le compositeur français Claude Debussy !

Cette fois, Bernar Hébert travaillera avec le Quatuor Alcan. Son film sera divisé en quatre parties, comme les quatre mouvements du quatuor à cordes de Debussy. Chaque segment comprendra une partie documentaire et une part de fiction, avec des chorégraphies (tiens donc !) rappelant ses rapports avec les femmes, avec Mallarmé, Éric Satie, etc. Son tournage s'étalera du 27 novembre au 20 décembre. À suivre...

Confidences de femmes

■ La troisième série de conférences « Expériences et vies uniques » (de femmes riches et célèbres nord-américaines qui viendront rencontrer le public montréalais à la Place des Arts en 1997) comprendra le Dr Roberta Bondar, première femme astronaute canadienne (mission Discovery en 1992) le 6 février 97 ; la veuve de Martin Luther King Junior, Coretta Scott King, qui viendra témoigner le 11 mars ; la flamboyante Joan Rivers parlera des tragédies que cache la comédie le 16 avril ; Sarah Ferguson, duchesse d'York,

n'est pas nord-américaine, mais son oeuvre de charité Children in Crisis s'étend à travers les États-Unis, alors elle viendra le 15 mai et répondra à toutes les questions du public ; et enfin, la vedette américaine Mary Tyler Moore clôturera cette nouvelle série de rencontres le 3 juin à la PdA.

Entre la comédie et le drame à l'écran, elle s'occupe activement de la Fondation internationale du diabète juvénile. A Montréal, le producteur d'Expériences et vies uniques, M. Robert Bénéa, cède une partie des profits de la vente des billets VIP à la Fondation de l'hôpital pour enfants de Montréal. En retour, les VIP sont toujours invités à la réception privée en l'honneur de la personnalité invitée après sa conférence. Ce moment d'intimité est toujours très apprécié des privilégiés qui y ont droit.

La mère de tous les Félix

■ Alors que l'ADISQ s'approprie à décerner ses trophées Félix au cours du grand gala télévisé ce soir, j'apprends que le créateur du trophée Félix, un Saguenéen géant de 6'5", le sculpteur Marc-André Parizé, s'approprie à mettre en vente le bronze original de son Félix. Combien de collectionneurs ou d'artistes, frustrés de n'en pas avoir reçu un seul en 18 ans peut-être, seront intéressés par le Félix original ? L'Association de l'industrie du disque et du spectacle pourrait aussi bien récupérer cet original et placer

« le » Félix dans le bureau de Guy Latraverse ? Enfin, l'artiste attend les offres.

Lili chez les kangourous

■ Tiens, elle me manquait, la correspondance de l'infatigable « sexploratrice » Lili Gulliver. Cette ancienne de *La Presse* nous avait quittés pour se vautrer dans l'érotisme, si ma mémoire est bonne ! Après avoir publié *Comment s'amuser à séduire l'autre*, elle nous avait plongé dans *L'Univers Gulliver* trois fois plutôt qu'une avant de se ranger, de prendre époux et de fonder une famille. Lorsqu'elle est devenue « entremetteuse », en ouvrant une agence de rencontres, j'ai cru qu'elle n'écrirait plus aux copines pour nous raconter ses aventures érotiques, comme à l'époque où elle cherchait l'amant idéal à Paris, en Grèce ou à Bangkok...

Nouvelle agréable (je salive déjà) la coquille récidive et lance-ra, mardi au Gym Body-Tech (je la reconnais bien là) *L'Australie sans dessous dessus*. Plus hot que Bangkok, paraît-il. Souhaitons à son nouvel éditeur, Pierre Graveline des éditions VLB, de ne pas perdre son sens de l'humour ! Savez-vous ce que le fils adoré de Lili Gulliver dit à ses copains ? Que sa maman écrit des contes de fées pour adultes... N'est-ce pas que la vérité sort de la bouche des enfants ?

Sur ce, bon dimanche.

FLASH

Bouddhisme oui, mariage non !

Goldie Hawn est devenue une fanatique du bouddhisme et est allée jusqu'à aménager, dans sa demeure de

Los Angeles, un temple dans lequel elle passe des heures à se recueillir, entourée de talismans, de chapelets et de statuettes à l'image du plus grand maître à penser que l'Asie ait jamais connu, à l'exception peut-être de Confucius. « Grâce à cette méditation, affirme Goldie, je comprends désormais le sens véritable de la vie et, soit dit en passant, je me sens plus éveillée sexuellement que je ne l'ai jamais été. » Ce qui ne veut pas dire que l'actrice, qui est âgée de 51 ans mais en paraît dix de moins, ait l'intention d'épouser son amant de longue date, Kurt Russell. « Pour moi, le mariage ne signifie absolument rien ; je suis tout simplement heureuse de vivre, le temps que cela durera, avec l'homme le plus merveilleux au monde. »



Goldie Hawn

À l'Évian

■ Si l'on en croit un coiffeur de Beverly Hills, Nicole Kidman conserve la beauté de ses boucles rousses en ne se lavant les cheveux qu'avec de l'eau d'Évian...

L'air et la chanson

■ Faye Dunaway, habillée en pauvre, s'est présentée dans un magasin de New York où elle s'est emparée séance tenante d'une bonne partie des vêtements qui y étaient exposés. Comme la vendeuse, qui ne l'avait pas reconnue, lui demandait un peu sèchement de quelle façon elle désirait payer ses achats,



Faye Dunaway

Faye a simplement sorti une carte de crédit et la lui a remise sans dire un mot. Confuse, la vendeuse s'est empressée d'emballer le tout.

Pourboire

■ Ivana Trump l'emporte de loin sur celle qui lui a succédé au bras du milliardaire, Marla Maples Trump, au moins en ce qui a trait aux pourboires. L'ex-épouse de Donald Trump et sa femme actuelle fréquentent toutes deux les mêmes restaurants de New York, mais, alors qu'Ivana a pour habitude de donner un pourboire représentant 50 pour cent de la facture, Marla se contente toujours de laisser le strict minimum.

L'étau se resserre

■ Deux des célibataires les plus convoités de Hollywood sont sur le point de se retirer du marché : Jason Priestley, vedette de



Keanu Reeves

90210, s'est vu lancer un ultimatum par Christine Elise, avec laquelle il vit depuis cinq ans, qui l'a sommé de l'épouser dans les plus brefs délais s'il ne voulait pas qu'elle le quitte. Et Keanu Reeves vient d'emménager avec son amie, Amanda de Cadenet, qui porte depuis peu une bague de fiançailles au doigt.

Chastity tout court

■ L'interview que Chastity Bono a faite avec sa mère, Cher, pour la revue gaie *The Advocate* a connu un tel succès que la jeune femme a maintenant été chargée d'interviewer son père, Sonny Bono. Par ailleurs, elle songe à suivre l'exemple de Cher et à abandonner son nom de famille, en faisant valoir, avec raison sans doute, qu'il n'y a pas beaucoup de femmes nommées Chastity dans le monde.

Seul leur coiffeur...

■ Esther Williams, Shirley MacLaine et Margaret O'Brien sont au nombre des légendes de Hollywood dont l'apparence à l'écran est due pour beaucoup à Sydney Guilaroff, qui fut le coiffeur en titre des studios MGM pendant 40 ans. Elles ont assisté récemment à la dédicace de la biographie de Guilaroff, *Crowning Glory*, mais ont virtuellement ignoré les membres de la presse et les admirateurs qui se massaient autour d'elles, trop occupées qu'elles étaient à discuter des mérites des deux derniers régimes amaigrissants en vogue, Redux et PhenFen...

Magnum P.I. au cinéma ?

■ Tom Selleck aimerait beaucoup porter au grand écran son drame télévisé des années 1980, *Magnum P.I.* Toutefois, les



Tom Selleck

droits de cette production sont détenus par les studios Universal, dont les patrons ne sont pas certains qu'il s'agisse d'une bonne idée. Pour les convaincre, Tom a exhorté ses fans à écrire aux studios afin de vanter les mérites d'une telle entreprise, et il attend anxieusement les résultats de cette démarche.

SOURCES : AFP, Globe, Enquirer, Star

SPECTACLES

Salles de repertoire

COURSE DESTINATION MONDE - RÈVES SANS ISSUE - CRUCERO/CARREFOURS
Cinéma ONF (1564, St-Denis): 14 h.

DÉROUTE (LA)
Cinéma Parallèle: 17 h 30, 21 h 30.

ESCORTE (L)
Cinéma Parallèle: 15 h 30, 19 h 30.

FAN (THE)
Cinéma du Parc (1): 19 h 15.

DIANT
Cinéma du Parc 93: 15 h 15, 20 h 45.

GIRL TOWN
Cinéma du Parc (3): 19 h.

HEURE DU LOUP (L')
Conservatoire d'art cinématographique: 21 h.

IMAX - EFFETS SPÉCIAUX ET MER SANS FRONTIÈRES

Vieux-Port de Montréal: 10 h 15, 13 h 35, 15 h 35, 21 h 19 (version anglaise).

IMAX - NEW YORK AU FIL DU TEMPS
Vieux-Port de Montréal: 17 h 35, 12 h 15 (version anglaise).

IMAX - L5, CITÉ DE L'ESPACE
Imax - Les Ailes - Mail Champlain, Brossard: midi, 14 h, 16 h, 17 h, 19 h, 21 h.

IMAX - PINGOUINS & CIE
Imax - Les Ailes - Mail Champlain, Brossard: midi, 17 h, 19 h, 21 h. Pour renseignements: 672-IMAX.

MARGARET'S MUSEUM
Cinéma du Parc (1): 14 h 30.

MISSION IMPOSSIBLE
Cinéma du Parc (1): 16 h 45.

NOT BAD FOR A GIRL
Cinéma du Parc (2): 15 h 30, 17 h 30, 19 h 45, 21 h 45.

NUIT DU DÉLUGE (LA)

Cinéma Parallèle: 13 h 30.

PASSION (UNE)
Conservatoire d'art cinématographique: 19 h.

SHALLOW GRAVE
Cinéma du Parc (1): 21 h 30.

TOKU - HAÏTI: ENTRE LE PLAISIR ET LA MORT - LES CASQUES BLEUS EN HAÏTI
Cinéma ONF (1564, St-Denis): 16 h.

TURNING POINT
Auditorium Frank Dawson Adams (3450, Université): 18 h.

VOISINE (LA)
Cinéma Parallèle: 17 h 30, 21 h 30.

FESTIVAL DE FILMS TIBÉTAIS (ONF, 1564, St-Denis)
ESCAPE FROM TIBET: 19 h.

LE LIVRE DES MORTS TIBÉTAIS: 21 h.

Danse

ESPACE TANGENTE (840, Cherrier e.)
Le Scandale de la Conscience de Bibi, de Marc Boucher: 19 h 30.

Musique

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR
Luis A. Mora Vasquez, clarinettiste. Debussy, Poulenc, Schubert, Brahms: 15 h 30.

SALLE PIERRE-MERCURE
Orchestre Symphonique de Montréal. Dir. et commentaires: Charles Dutoit. Symphonie fantastique (Berlioz): 11 h.

ÉGLISE SAINT-LÉON (Westmount)
Pierre Perdigon, organiste. Compositeurs français, espagnols et italiens: 15 h.

ÉCOLE VINCENT-D'INDY
Trio Kaffeehaus. Strauss, Schrammel, Lanner: 15 h.

UNIVERSITÉ MCGILL (Pollack Hall)
Jean-Claude Penner, pianiste, Regis Pasquier, violoniste, et Roland Pidoux, violoncelliste. Trio op. 49 (Mendelssohn), et Roland Pidoux, violoncelliste. Trio op. 67 (Chostakovitch), Trio op. 100 (Schubert). Ladies' Morning Musical Club: 15 h 30.

PLACE DES ARTS (Salle Wilfrid-Pelletier)
Orchestre Symphonique de Montréal et Orchestre Symphonique de McGill. Dir. Charles Dutoit et Timothy Vernon. Sélection de Der Ring des Nibelungen (Wagner) et Tableaux d'une exposition (Moussorgsky-Ravel): 17 h.

Théâtre

THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE
Simon ou Les désarrois amoureux 111, de Pierre-Yves Lemieux. Mise en scène de Martin Faucher. Du mar. au ven., 20 h; sam., 16 h et 20 h 30; dim., 14 h 30.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS (100, Ave. des Pins e.)

Le Cryptogramme, de David Marmet. Trad. de Maryse Wards. Mise en scène de Denise Guilbault: 15 h.

ESPACE LIBRE (1945, Fullum)
Adeu Ararat, de Jean Asselin. Du mar. au sam., 18 h.

THÉÂTRE LA CHAPELLE (3700, St-Dominique)
Le Banc public, d'après la pièce d'Alexandre Guelman. Mise en scène de Grigori Ziskin: 16 h.

55 (Prince)
Joie, de Pol Pelletier: 16 h.

RIALTO (5711, Ave. du Parc)
Nous Autres, de Eugène Zamiatine. Mise en scène de Alexander Marine: 20 h.

CENTAUR (453, St-François-Xavier)
Vigil, de Morris Panych. Mise en scène de Michael Devine. Du mar. au sam., 20 h; dim., 19 h.

CENTRE SAIDY BRONFMAN (5170, Chemin de la Côte-St-Catherine)
Mirele Etras, de Jacob Gordin: 14 h et 19 h.

Pour Enfants

ESPACE LA VEILLÉE (1371, Ontario e.)
Le Réve de Pinocchio, de Gérard Bibeau. Sam., 11 h, 13 h, 15 h; dim., 11 h, 13 h, 15 h.

THÉÂTRE BISCUIT (165, Place d'Youville)
Ma tante Hortense, de Benoît Dubois. Mise en scène de Vladimir Ageev. Sam., dim., 15 h.

THÉÂTRE DE L'ESQUISSE (1650, Marie-Anne e.)
Contes pour l'automne, de Sylvi Belleau. Dim., 14 h.

Variétés

GESU (1200, Bleury)
Sol: 20 h.

SPECTRUM (318, St-Catherine e.)
Oumou Sangare: 20 h 30.

CLUB SODA (5240, Ave. du Parc)
Ligue d'improvisation montréalaise: 20 h.

LES BEAUX ESPRITS (2073, St-Denis)
Match d'improvisation avec la Ligue des Cravates: 20 h 30.

AU HASARD (803, Ontario e.)
John McGale: des 17 h 30.

L'ÉCUME DES JOURS (4123A, St-Denis)
Jim Zeller et Jo Jammer: des 21 h.

LE PETIT BAR (3451, St-Denis)
Real Legault: des 21 h.

L'AIR DU TEMPS (191, St-Paul e.)
Steve Amraut: des 21 h.

BIDDLE'S (2060, Aylmer)
Bernard Primeau, Willow Guig et Greg Amraut: de 20 h à minuit.

L'AUTRE BAR (278, Laurier e.)
Tim Jackson: des 21 h.

JAZZONS (300, Ontario e.)
John Rennie: 22 h.

JELLO (151, Ontario e.)
Panache: des 22 h 30.

PUB ST-PAUL (124, St-Paul e.)
Groupe Boiero: des 21 h.

LA VIEILLE FRANCE (52, St-Jacques e.)
Perry Canestrani, ténor: des midi.

TOP VENTES

Palmarès des ventes de disques au Québec pour la semaine se terminant le 26 octobre 1996.

FRANCO

- | | |
|-------------------------|---------------------------------|
| 1 Lara Fabian | Pure |
| 2 Patrick Normand | Les grands succès |
| 3 Eric Lapointe | Invitez les vautours |
| 4 Kevin Parent | Pigeon d'argile |
| 5 Luce Dufault | Luce Dufault |
| 6 Daniel Bélanger | Quatre saisons dans le désordre |
| 7 Julie Masse | Compilation |
| 8 Alain Morisod | Les grandes chansons |
| 9 Sweet People | Sweet People & Le sentier |
| 9 Charles Aznavour | 40 chansons d'or |
| 10 La Bottine souriante | En spectacle |

ANGLO

- | | |
|---------------------|---------------------------|
| 1 Backstreet Boys | Backstreet Boys |
| 2 Van Halen | Best Of... Vol. 1 |
| 3 Phil Collins | Dance Into The Light |
| 4 Céline Dion | Falling Into You |
| 5 Elton John | Love Songs |
| 6 Corey Hart | Corey Hart |
| 7 Alanis Morissette | Jagged Little Pill |
| 8 Counting Crows | Recovering The Satellites |
| 9 Nirvana | The Muddy Banks |
| 10 Bryan Adams | 18 Til I Die |

Source: LE Palmarès

(PC)

Les Feluettes
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

«MATHIEU KASSOVITZ EST LE MÉTÉORE DU NOUVEAU CINÉMA FRANÇAIS!»
LE NOUVEL OBSERVATEUR

PATRICK GODEAU
ALICELO et LUMIÈRE présentent
UN FILM DE JACQUES AUDIARD

GAGNANT
MEILLEUR SCÉNARIO - CANNES 96

UN HÉROS TRÈS DISCRET

Les vies les plus belles sont celles qu'on invente.

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

«UNE ÉTERNELLE HISTOIRE D'AMOUR. QUI NOUS REJOINT. UNE ŒUVRE PALPITANTE!»

LEONARDO DICAPRIO CLAIRE DANES
DE WILLIAM SHAKESPEARE

ROMÉO + JULIETTE
v.f. de ROMÉO ET JULIETTE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

«BRAVO BRAVO... BRAVISSIMO!»

SISKEL & EBERT

Bruce Williamson, PLAYBOY

looking for richard
un film de al pacino
en version originale anglaise

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

CHRIS O'DONNELL GENE HACKMAN

LE COULOIR DE LA MORT
version française de THE CHAMBER

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

to Gillian
on her 37th birthday
version originale anglaise

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

JON LOVITZ

L'ÉCOLE C'EST SECONDAIRE
v.f. de HIGH SCHOOL HIGH

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

FAMOUS PLAYERS
ÉCRAN GÉANT! QUALITÉ DU SON!

4,99 \$ EN MATINÉE
REPRÉSENTATIONS AVANT 18h00

HORAIRE DU 3 au 7 NOVEMBRE INFO-FILM: 866-0111

CENTRE EATON
705, rue Ste-Catherine O 985-5730

✓ THE ASSOCIATE (G) 1:50-4:50 7:10-9:50
KARMINA (13+) 1:20-4:00 7:00-9:20
✓ THE GHOST & THE DARKNESS (13+) 1:30-4:40 7:30-10:00
MICHAEL COLLINS (13+) 1:00-3:50 6:40-9:30 mer 1:00-3:50 9:30
L'ASSOCIE (G) 1:40-4:30 7:20-9:40 dim 2:25-4:45 7:20-9:40 lun 1:40-4:45 9:40
MATILDA (ZELLERS PROMO) (G) dim 12:30
MICROCOSMOS (S.T.A.) (G) 1:10-3:15 5:00-6:50 9:00
MATILDA V.F. (ZELLERS PROMO) (G) dim 12:30

LOEWS
954, rue Ste-Catherine O 861-7437

✓ SLEEPERS (16+) 12:45-3:45 6:45-9:45
✓ LARGER THAN LIFE (G) 1:00-3:10 5:15-7:30 9:40
✓ DEAR GOD (G) 1:40-4:40 7:00-9:30
THINNER (13+) 1:20-3:30 5:30-7:50 10:00
CRASH (13+) 1:30-4:15 7:20-9:50

PALACE 6
698, rue Ste-Catherine O 866-6991

TOUS LES JOURS - TOUS LES FILMS 2,50\$

✓ INDEPENDENCE DAY (13+) 12:30-3:30 6:30-9:30
THE ROCK (13+) 1:00-4:00 6:55-9:40
PHENOMENON (G) 12:05-2:40 5:05-7:30 9:50
CHAIN REACTION (G) 12:15-2:55 4:40-7:15 9:25
THE ISLAND OF DR. MOREAU (13+) 1:00-3:00 5:00-7:05 9:00
BORDELLO OF BLOOD (16+) 12:50-3:05 5:20-7:40 10:00

DORVAL
260, ave Dorval 631-8586

ENTRÉE GÉNÉRALE 6,00\$ - MATINÉES 4,25\$
MARDI & MERCREDI 4,25\$
ENFANTS & AGE D'OR 4,25\$

✓ SLEEPERS (16+) 8:00 dim 1:00-8:00
THE ASSOCIATE (G) 7:20-9:50 dim 1:20-7:20 9:50
THINNER (13+) 7:30-10:00 dim 1:10-7:30 9:40
HIGH SCHOOL HIGH (13+) 7:30-9:40 dim 1:30-7:30 9:40

GREENFIELD PARK
3620, boul. Taschereau 671-6129

ENTRÉE GÉNÉRALE 6,00\$ - MATINÉES 4,25\$
MARDI & MERCREDI 4,25\$
ENFANTS & AGE D'OR 4,25\$

LE FANTÔME ET LES TÉNÉBRES (13+) 7:00-9:25
dim 1:30-7:00 9:25
THINNER (13+) 7:15-9:15 dim 1:40-7:15 9:15
LA PEAU SUR LES OS (13+) 7:30-9:30 dim 2:00-7:30 9:30

F.P.8-POINTE CLAIRE
(Pointe-Claire) 185, boul. Hymus 697-8095

✓ THINNER (13+) 7:40-10:05 dim 2:10-4:45 7:40-10:05
MATILDA (ZELLERS PROMO) (G) dim 1:30
FIRST WIVES CLUB (G) 7:30-9:40 dim 3:30-7:30 9:40
D3: LES MIGHTY DUCKS (G) dim 1:10-3:20
THE GHOST & THE DARKNESS (13+) 7:05-9:30
✓ SLEEPERS (16+) 7:00-10:00 dim 1:00-4:00 7:00-10:00
✓ THE ASSOCIATE (G) 7:15-10:10 dim 1:15-3:50 7:15-10:10
MICHAEL COLLINS (13+) 7:20-10:05 dim 1:30-4:30 7:20-10:05
DEAR GOD (G) 7:25-9:50 dim 1:40-4:40 7:25-9:50
✓ LARGER THAN LIFE (G) 7:35-9:35 dim 1:50-4:15 7:35-9:35

F.P.8-GREENFIELD PK
5000, boul. Taschereau 672-2229

L'ASSOCIE (G) 7:20-9:40 dim 3:45-7:20 9:40
MATILDA V.F. (ZELLERS PROMO) (G) dim 1:30
KARMINA (13+) 7:05-9:20 dim 1:05-3:20 7:05-9:20
D3: LES MIGHTY DUCKS (G) dim 1:35-4:15
L'ASSOCIE (G) 7:40-9:55
PLUS GRAND QUE NATURE (G) 7:10-9:10 dim 1:10-3:10 7:10-9:10
THE ASSOCIATE (G) 7:30-9:50 dim 1:25-3:50 7:30-9:50
✓ SLEEPERS (16+) 7:00-10:00 dim 1:00-4:00 7:00-10:00
✓ LARGER THAN LIFE (G) 7:15-9:15 dim 1:15-3:15 7:15-9:15
DEAR GOD (G) 7:25-9:45 dim 1:20-4:30 7:25-9:45

LAVAL
1600, boul. Le Corbusier 688-7776

KARMINA (13+) 7:30-9:55 dim 1:50-4:40 7:30-9:55
L'HOMME IDEAL (G) 7:10-9:30 dim 1:40-4:10 7:10-9:30
THE ASSOCIATE (G) 7:20-9:50 dim 2:00-4:25 7:20-9:50
✓ THE GHOST & THE DARKNESS (13+) 7:15-9:40 dim 1:55-4:35 7:15-9:40
✓ SLEEPERS (16+) 7:05-10:00 dim 1:00-4:00 7:05-10:00
DEAR GOD (G) 7:35-9:45 dim 1:45-4:15 7:35-9:45
MATILDA V.F. (ZELLERS PROMO) (G) dim 1:30
LA PEAU SUR LES OS (13+) 7:30-9:45 dim 4:30-7:30 9:45
✓ LARGER THAN LIFE (G) 7:00-9:00 dim 2:00-4:20 7:00-9:00
PLUS GRAND QUE NATURE (G) 7:20-9:15 dim 2:10-4:15 7:20-9:15
THINNER (13+) 7:40-10:00 dim 2:20-4:45 7:40-10:00
D3: LES MIGHTY DUCKS (G) dim 1:20-4:00
MICHAEL COLLINS (13+) 7:15-9:55
L'ASSOCIE (G) 7:20-9:50 dim 5:00-7:20 9:50
MATILDA (ZELLERS PROMO) (G) dim 1:30

CINEMA ANGRIGNON
7077, boul. Newman 366-2463

L'HOMME IDEAL (G) 7:15-9:40 dim 1:40-4:35 7:15-9:40
D3: THE MIGHTY DUCKS (G) dim 1:25-4:30
MICHAEL COLLINS (13+) 7:10-9:50
MATILDA (ZELLERS PROMO) (G) dim 1:30
LA PEAU SUR LES OS (13+) 7:20-9:20 dim 4:30-7:20 9:20
LARGER THAN LIFE (G) 7:15-9:35 dim 1:15-3:35 7:15-9:35
DEAR GOD (G) 7:30-9:30 dim 2:05-4:40 7:30-9:30
L'ASSOCIE (G) 7:45-10:10 dim 2:00-4:45 7:45-10:10
KARMINA (13+) 7:05-9:25 dim 1:35-4:05 7:05-9:25
THE ASSOCIATE (G) 7:35-10:05 dim 1:15-3:50 7:35-10:05
MATILDA V.F. (ZELLERS PROMO) (G) dim 1:30
THINNER (13+) 7:40-10:00 dim 4:15-7:40 10:00
✓ SLEEPERS (16+) 6:45-9:45 dim 2:30-6:45 9:45

VERSAILLES
Place Versailles 353-7880

KARMINA (13+) mar, mer, jeu 7:20-9:50 dim 2:00-7:20 9:50
PLUS GRAND QUE NATURE (G) mar, mer, jeu 7:10-9:15 dim 2:10-7:10 9:15
LA PEAU SUR LES OS (13+) mar, mer, jeu 7:35-9:40 dim 2:40-7:35 9:40
D3: LES MIGHTY DUCKS (G) dim 1:45
HOMMES, FEMMES, MODE D'EMPLOI (G) mar, mer, jeu 7:00-9:30
L'HOMME IDEAL (G) mar, mer, jeu 7:25-9:45 dim 2:30-7:25 9:45
L'ASSOCIE (G) mar, mer, jeu 7:05-9:35 dim 2:20-7:05 9:35

Bette MIDLER Goldie HAWN Diane KEATON

The FIRST WIVES Club
VERSION O. ANGLAISE
www.paramount.com

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

Beaucoup de gens écrivent à Dieu.
Et quelqu'un répond.

GREG KINNEAR
DEAR GOD

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

Whoopi Goldberg
L'ASSOCIE
version française de: THE ASSOCIATE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

Stephen King
"La Peau sur les Os"
Version française de "Thinner"

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

MICHAEL DOUGLAS VAL KILMER

"Surprise et exotisme s'intensifient à mesure que l'action progresse. Une tension à s'en ronger les ongles."
Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

LE FANTÔME ET LES TÉNÉBRES

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

Bette MIDLER Goldie HAWN Diane KEATON

The FIRST WIVES Club
VERSION O. ANGLAISE
www.paramount.com

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

Bill Murray
Il a 5 jours pour se rendre d'un océan à l'autre. Il n'y a qu'un seul GROS problème.

PLUS GRAND NATURE
VERSION FRANÇAISE DE: LARGER THAN LIFE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

Têtes d'affiche

Adressez vos communiqués à:
Têtes d'affiche
La Presse
7, rue St-Jacques
Montréal H2Y 1K9

Jean-Claude Scraire, président du conseil et directeur général de la Caisse de dépôt et de placement du Québec, traitera de l'organisme qu'il dirige sous le thème « multinationale de l'investissement », à titre de conférencier invité au prochain déjeuner-causerie du Conseil des relations internationales de Montréal. Déjeuner servi à l'hôtel Mont-Royal, 1050, rue Sherbrooke Ouest, le 7 novembre. Coût : 50 \$. Renseignements : 523-7520.



Sol

■ Suco (service universitaire canadien outre-mer) célèbre ses 35 ans de coopération internationale et en profite pour vous offrir le plaisir de contribuer à son oeuvre humanitaire en vous payant un spectacle-bénéfice mettant en vedette l'ineffable clown-penseur-tout-haut Sol. C'est une occasion de célébrer l'action non directive de l'un des organismes pionniers en matière de coopération internationale, d'aider et de mieux connaître le Suco. Le spectacle Suco 35 ans de SOLhilarité aura lieu le jeudi 7 novembre, à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM (salle JM-401 du pavillon Judith-Jasmin. Coût : 35 \$. Billets : guichets de l'UQAM et chez Suco au 3680, rue Jeanne-Mance, bureau 410. Renseignements : 982-6622 ou 1-800-471-SUCO.



Marianne Turbide

■ Heureux quatre-vingtième anniversaire à Mme Marianne Richard-Turbide, qui sera entourée de tous les siens aujourd'hui réunis pour la fêter. En effet, une grande réunion de la famille Turbide (neuf enfants, 16 petits-enfants et 26 arrière-petits-enfants) est organisée. Originaires de Lac-aux-Saumons, Mme Turbide réside aujourd'hui à Beloeil. Joyeuses retrouvailles à l'octogénaire et sa descendance.

■ L'Association québécoise de la franchise vient de remettre ses prix Médaille aux franchisées, concessionnaires et marchandes associées d'un réseau qui se sont le mieux distingués à son concours. Les femmes ont rafflé tous les prix. Il s'agit de Nathalie Joseph, de La Bonbonnière Sweet Factory, de Dorval, Médaille d'or; Hélène Chagnon, de Valentine de Granby, qui remporte l'argent; et de Jacynthe Sylvain, de l'animalerie Dauphin, de Rivière-du-Loup, qui remporte le Médaille de bronze. Celle-ci a également remporté le prix spécial du jury pour son engagement local, le Médaille d'or ayant aussi reçu le prix spécial du jury dans la catégorie innovation.



Robert Dorais

■ La Fondation de l'Institut maritime du Québec a décidé de mettre son président, Robert Dorais, à l'avant-scène, en le mandant pour présider sa campagne de souscription annuelle. Diplômé de l'Institut, il est présentement au Service hydrographique du Canada de Pêches et Océans Canada. L'argent recueilli sert à promouvoir l'excellence scolaire, au maintien d'équipements de haute technologie, au perfectionnement du personnel et à des projets de recherche. Renseignements : Institut maritime du Québec, 53, rue Saint-Germain Ouest, Rimouski (Québec) G5L 4B4. Tél. (418) 724-2822.

■ Gens d'affaires du Québec et de la Tunisie ont conjugué leurs efforts pour fonder récemment la Chambre de commerce canado-tunisienne. La Chambre de commerce canado-tunisienne a vu le jour après un an de travail préparatoire. Forment le bureau: Abdeljelil Ouane, de CCI Ouane, président; Martin Champoux, de Sodexpro, secrétaire; Rim Kassous, de la Fédération des caisses populaires Desjardins de Montréal et de l'ouest du Québec, vice-président; Marcel Piché, de Biotranstech, vice-président; et Adel Berraies, d'ATB conseils, trésorier. Renseignements : 848-7035. La réunion de fondation et d'élection s'est tenue en présence de Michel Roy, ancien ambassadeur du Canada en Tunisie et de l'ambassadeur de la République tunisienne, Habib Lazrey.



Souvenirs de grande corvée

Demain, l'hôpital Saint-Charles-Borromée, né d'une « Grande corvée » organisée par le cardinal Paul-Émile Léger (notre photo), célèbre ses 40 ans. L'action bénévole a permis de refaire une beauté à ce qui était alors l'ancien Montreal General Hospital. Le cardinal Turcotte suivra les traces de son prédécesseur et y célébrera une messe commémorative. On terminera cet été des travaux de rénovation de 11 millions. Note : Les personnes qui se reconnaissent sur la photo sont priées de communiquer avec Ginette Richard au : 861-9331, poste 204



Tout comme à leur mariage

Tout comme à leur mariage il y a 50 ans, Pierrette Jutras et Aimé Parent se sont unis pour servir le gâteau de cinquantième anniversaire de mariage à leurs invités, enfants, parents et amis.



Noces d'or

Le 1er juin 1946 Carmen Dupont et Omer Pilon se sont mariés. Le 1er juillet dernier — entourés de leur fille et leurs quatre fils, ainsi que de leurs huit petits-enfants, de leurs frères et soeurs — ils célébraient leurs nocces d'or.

■ L'Association des médecins de langue française du Canada, en collaboration avec le groupe L'actualité médicale, vient de décerner les prix Médecins de cœur et d'action à : Marc Steben, de Verdun, omnipraticien en milieu urbain; Huguette Bélanger, de Richelieu, omnipraticienne en milieu non urbain; Roger Cadieux, de Verdun, omnipraticien en CLSC et DSP; Georges Boileau, de Montréal, médecin administrateur; Louis Conrad Pelletier, de Montréal, spécialiste en chirurgie à l'Institut de cardiologie; Pierre Fugère, de Montréal, spécialiste en obstétrique et gynécologie; Joseph Ayoub, de Montréal, oncologue; André Bonin, de Laval, spécialiste en médecine de laboratoire; Louise Fortin, de Montréal, médecin en formation médicale continue; et Ginette Thibeault-Gagnon, de Lachute, médecin en coopération internationale.

■ Défilé de mode pour la future maman et son enfant aujourd'hui, au Centre culturel et sportif de l'est, 4375, rue Ontario Est. Tous les profits seront remis à l'organisme Entre mamans, qui vient en aide aux familles démunies et favorise l'entraide chez les familles avec de tout jeunes enfants. Coût : 5 \$. Renseignements : 525-8884.

■ Célébration des 15 ans de service et d'entraide de l'Organisation montréalaise des personnes atteintes de cancer, le jeudi 14 novembre, 20 h, à l'Habitat Saint-Camille, 5220, rue Charlevoix, Montréal-Nord. Des retrouvailles sont prévues plus tôt, donnant une occasion à ceux qui furent particulièrement engagés d'échanger. Un concert sera donné par le chœur Hydro-Québec. Coût : 10 \$. Renseignements : 273-3676.

■ Tous les Montréalais se souviennent sans doute de l'intérêt que le cardinal Paul-Émile Léger portait au développement international et au secours d'urgence, lui qui est allé vivre parmi les Africains. Aujourd'hui encore, son oeuvre le perpétue. L'organisme 'Le cardinal Léger et ses oeuvres' réclame donc des dons, qui serviront à des projets répondant aux besoins exprimés par le milieu (eau, éducation, épargne, etc.). Renseignements : Le cardinal Léger et ses oeuvres, 130, avenue de l'Épée, Outremont (Québec) H2V 3T2.

■ L'Association des médecins de langue française du Canada vient de se doter d'un nouveau conseil d'administration formé des docteurs Jacques Lambert, président; André-H. Dandavino, vice-président; Wilhelm B. Pellemans, président sortant; Claude Thibeault, président du conseil général; Jean Léveillé, secrétaire; Richard Jacob, trésorier; et Victor Bardagi, Louis-Marie Gauthier, Daniel Myhal et Anne-Marie Pinard, administrateurs.

■ Linda Smith et son mari ont suscité un don communautaire de

10 000 \$ pour Centre Jeremy Rill de l'hôpital de Montréal pour enfants. Ce centre clinique se consacre à la recherche sur le syndrome de la mort subite du nourrisson. Le centre offre également des services de soutien aux parents et familles. Il a été fondé en 1986 par les parents de Jeremy Rill, un bébé qui paraissait en parfaite santé et qui est décédé pendant son sommeil du syndrome de la mort subite du nourrisson.

■ Souper-bénéfice de la Fondation du centre hospitalier Jacques-Viger, qui met au menu la côte de boeuf au jus et en vedette l'animatrice de télévision Lise LeBel, comme présidente d'honneur. Au dessert, tirage d'une fin de semaine en voilier. L'invitation est pour le jeudi 5 décembre, à 19 h, à la chapelle du centre hospitalier, 1051, rue Saint-Hubert, angle du boulevard René-Lévesque. Coût : 50 \$. Renseignements : 842-7181, poste 301.



Cent ans

C'est aujourd'hui que Marie Cassista Dumais célèbre ses 100 ans. L'événement a été marqué en grande pompe à Québec récemment. Née le 3 novembre 1896 à Mont-Carmel-de-la-Pocatière, elle s'est mariée à l'âge de 16 ans à Joseph Dumais, d'Amqui. Ce mariage donna naissance à son premier enfant, Paul, à l'âge de 18 ans et suivirent 13 autres enfants. L'association par mariage avec les familles Tardif, Perron, Chevarie, Antil, Roussel, Buisière, Langlois et Dumais a donné 49 petits-enfants et une quarantaine d'arrière-petits-enfants. Tous ses enfants et ses descendants lui souhaitent un bon anniversaire par l'entremise de La Presse.

La Presse

La Jeune Presse est une initiative du service de l'information de La Presse. Cette page paraît chaque dimanche, durant l'année scolaire. Son objectif est d'initier les adolescents à l'écriture journalistique en leur permettant de s'exprimer sur les divers sujets qui les intéressent. Le choix des thèmes et des chroniques est du ressort d'un comité de rédaction sous la direction de Alain de Repentigny, adjoint au directeur de l'information. Les élèves du cours secondaire et du cégep qui font de la photo sont également invités à participer à La Jeune Presse en communiquant avec M. de Repentigny. Téléphone : 285-7070 (télécopieur : 285-6808). Adresse : La Jeune Presse, 7 rue Saint-Jacques, Montréal, H2Y 1K9.

DANIEL BÉLANGER

Liberté, tolérance et désinvolture

Rencontrer Daniel Bélangier a quelque chose de déconcertant. Malgré le succès indéniable que le chanteur remporte avec son dernier album et sa série de spectacles en cours, l'homme reste éminemment accessible, voire familier. Il faut voir là la grandeur du personnage pour qui la création est avant tout un acte de liberté, de tolérance et de désinvolture. Ainsi, Daniel Bélangier s'abstient de fixer ses chansons dans un cadre défini et immuable. «Je n'aime pas expliquer la signification de mes textes, raconte le chanteur à La Jeune Presse. J'écris de façon intuitive. Ainsi, si je parle de la couleur noire et que les gens veulent comprendre blanc, ils en sont bien libres. L'important pour moi, c'est de savoir ce que les gens font de mes textes.»

Il ne s'agit donc pas d'imposer une vision des choses aux gens, mais plutôt de leur proposer des images. «Je sais que le vidéoclip est le médium qui fixe le plus une chanson, mais il faut comprendre qu'il ne s'agit là que d'une version. J'aime rendre des ambiances.»

Si Bélangier réclame cette liberté dans l'interprétation de ses textes, c'est aussi que pour lui l'écriture a quelque chose de flou. «Je ne peux pas séparer aisément ce qui est autobiographique de ce qui ne l'est pas, explique-t-il. Je crois qu'il faut y aller phrase par phrase. J'aime bien me créer des personnages qui portent des sentiments peut-être différents des miens.

Le rapport que j'entretiens avec mes chansons est très ambigu.»

Poussées spontanées

L'inspiration de Daniel Bélangier provient surtout de textes de chansons d'autres artistes. «Je lis peu, même si j'ai le temps de le faire présentement. Je n'ai pas de place dans ma tête. J'ai eu des crises de lecture par le passé, mais je préfère écouter de la musique.» L'auteur ne s'impose rien, il se laisse prendre par des poussées spontanées.

Ainsi, après avoir terminé la tournée des *Insomniaques* en 1994, Bélangier sentait le besoin de danser et de s'énerver. «Mes goûts avaient changé et comme j'écoute beaucoup de musique heavy, le dernier disque a pris une tendance plus funk, avec un éventail de tons plus varié.» Cette désinvolture rend donc imprévisible la création à venir de l'artiste, au plus grand plaisir de ses fidèles admirateurs.

D'autre part, quand on lui parle de l'état de la langue au Québec, l'auteur est plutôt optimiste et ouvert: «Je n'ai pas de problème avec le jolal, le français *fucké*, la langue 'qui se salit'. Une langue vivante appartient à ceux qui la parlent; elle doit représenter un plaisir et non des règles. Je suis confiant que le français persistera au Québec.»

Pourtant, Daniel Bélangier écrit dans un français standard. «J'aime retourner aux sources du français, j'ai du plaisir à jouer avec les mots.

Mais je crois surtout que c'est par pudeur que je n'écris pas en jolal. Ma langue parlée m'appartient et j'aurais l'impression de trop dévoiler ma vie privée si je l'utilisais.» Toute liberté a ses limites!

Sylvain Larocque
Collège Lionel-Groulx

Photos : Christian Guay, La Presse

C É G E P S

C É G E P S

Une assemblée des AGE calme, calme, calme...

Jamais depuis les années 70 le mouvement étudiant n'a été aussi actif. Pour protester contre d'éventuelles coupes dans le domaine de l'enseignement supérieur au Québec et l'imposition probable de frais de scolarité au niveau collégial, les étudiants ont décidé de mettre sur pied toutes sortes de moyens de pression. Boycott des paiements des droits afférents, occupation de locaux, voire même des grèves générales illimitées font partie de l'arsenal déployé jusqu'ici pour contester ces coupes.

Face à cette vague inattendue de protestation étudiante, une vingtaine d'associations générales étudiantes (AGE) des niveaux collégial et universitaire se sont réunies le vendredi 25 octobre au collège Ahuntsic pour faire le point sur la situation actuelle des moyens de pression dans les différents cégeps et universités partout à travers le Québec.

Pour éviter des différends idéologiques entre les fédérations étudiantes et des conflits de procédure, comme cela s'était produit lors du congrès de Saint-Jérôme il y a à peine un mois, il était convenu qu'aucune fédération étudiante n'aurait le droit de parole. De plus, il était décidé que l'on n'utiliserait aucun code pour régir l'assemblée. Il semble que ces moyens se sont avérés efficaces car en aucun temps l'assemblée ne s'est sérieusement échauffée. «Il serait préférable que l'on sorte du cadre des mouvements nationaux (Fédération Étudiante collégiale du Québec - FECQ - et le Mouvement pour le droit à l'éducation - MDE) pour discuter des moyens d'action à prendre», a dit Daniel Samson, membre de l'exécutif de l'association générale étudiante du collège d'Ahuntsic. «C'est la première fois qu'une assemblée est aussi

calme», concluait-il.

Deux éléments sont ressortis de cette assemblée. D'abord, malgré les divergences idéologiques entre les AGE, il y avait consensus sur les moyens à prendre pour tenter de renverser l'éventuelle décision de la ministre de l'Éducation, Pauline Marois. «Chaque moyen proposé par l'assemblée m'a semblé adéquat», affirmait Alexandra Hébert de l'association générale étudiante du cégep de Saint-Laurent. «Le consensus qui est ressorti, poursuivait-elle, en est un de solidarité.»

On a aussi constaté que les AGE sont dépassées par les événements et elles sont les premières à le reconnaître. Dans la plupart des cas, ce sont des étudiants, et non les AGE, qui ont proposé des moyens d'action, parfois radicaux, dans le cadre d'assemblées générales. «Les étudiants nous ont proposé de bloquer le pont Mercier, mais nous ne sommes pas chauds à cette idée», ont déclaré les représentants de l'association générale étudiante du cégep André-Laurendeau. Avec des moyens aussi excessifs, le mouvement étudiant ne risque-t-il pas de se discréditer? Étienne Gagnon, président de la FECQ, répond: «Le silence de la ministre Marois plonge les étudiants dans l'incertitude et cette incertitude cause beaucoup de frustrations.»

Les représentants des AGE ont dressé un calendrier des moyens de pression à entreprendre pour sensibiliser les gens à leur cause. Ainsi, une manifestation organisée par la FECQ aura lieu le 20 novembre à Montréal.

Si le mouvement étudiant continue sur sa lancée actuelle, Pauline Marois et ses hauts fonctionnaires n'auront qu'à bien se tenir...

Dominic Samoisette
Collège de St-Jean-sur-Richelieu

Devant l'incertitude, la tension monte

J eudi dernier, les élèves de pas moins de six cégeps de la région montréalaise étaient en grève pour protester contre le silence de la ministre de l'Éducation Pauline Marois face aux rumeurs de nouvelles compressions dans l'enseignement postsecondaire. La frustration des étudiants s'explique principalement par l'incertitude qui plane sur l'ampleur des prochaines coupes et l'imposition de frais de scolarité au collégial.

La tension est forte entre les étudiants et le gouvernement péquiste, qui avait promis lors de la campagne électorale de 1994 un moratoire sur le dégel des droits de scolarité pour la durée de son mandat. Cependant, la ministre Marois a dit en août dernier ne pas exclure une hausse de ces frais, ce qui a déchaîné les mouvements étudiants.

Bien sûr, il n'y a actuellement pas de frais de scolarité au collégial. Mais le réseau des cégeps, qui appréhende des coupes de 100 millions pour l'an prochain, conçoit mal comment il pourrait en être ainsi à l'avenir.

En effet, compte tenu que 80% du budget total des cégeps est constitué de salaires protégés par des conventions collectives, il ne reste que 20% - soit 220 millions - où il est possible de sabrer. Il faudrait donc réduire de 50% le budget opérationnel des cégeps et ainsi réduire considérablement les services aux étudiants. Selon le président de la Fédération des cégeps, Réginald Lavertu, «il sera

absolument impossible pour les institutions de digérer ces ponctions sans augmenter les frais demandés aux étudiants.»

Il faut dire que les compressions de l'an dernier, qui étaient de l'ordre de 67,6 millions, ont poussé à la limite la marge de manoeuvre des collèges. Dans tous les cégeps, les frais afférents (services de la vie étudiante) ont été augmentés et des frais administratifs sont apparus pour des services jusque-là gratuits (photocopies, casiers etc.).

Collaboration étudiants-directions

C'est justement l'incertitude dans laquelle se retrouvent les directions des collèges qui explique que plusieurs d'entre-elles aient collaboré aux grèves des étudiants. Au cégep du Vieux-Montréal, une entente a même été signée entre l'association étudiante et la direction pour délimiter la grève et assurer l'accès aux lieux.

«C'est un nouveau modèle de grève, où les étudiants bénéficient de l'appui organisationnel du collège», affirmait Carole Bazinet, du service des communications du Vieux-Montréal.

À Marie-Victorin, l'association étudiante dit avoir l'appui de la direction générale et des professeurs et le conseil d'administration a même adopté une résolution exprimant son opposition à toute hausse des frais afférents.

Stratégies distinctes, revendications identiques



À l'instar de quelques autres cégeps, le Vieux-Montréal a été touché par une grève des étudiants au cours de la dernière semaine.

Le mouvement de grève sévit présentement dans les cégeps de Maisonneuve, du Vieux-Montréal, de Saint-Laurent, de Valleyfield, Marie-Victorin, Lionel-Groulx et Rosemont. Fait rare, le Collège Jean-de-Brébeuf était lui aussi paralysé vendredi dernier et le sera également demain. De nombreuses assemblées générales sont prévues cette semaine dans le but d'amorcer de nouvelles grèves ou de poursuivre celles déjà entreprises.

La protestation étudiante n'est toutefois pas généralisée puisque plusieurs associations étudiantes ont décidé d'attendre le «moment opportun» pour manifester. En fait, la grève actuelle est dite «préventive» car elle se base sur des rumeurs non démenties par la ministre plutôt que sur des annonces officielles.

Selon un représentant de l'association étudiante du cégep André-Laurendeau, «le mouvement de grève n'est pas bien structuré présentement. Nous croyons que la mi-novembre serait un moment plus propice pour une mobilisation générale car la décision de Pauline Marois n'est attendue que le 15 décembre.»

Mais s'il y a dissension sur la stratégie à suivre pour protester, tous sont unanimes sur la nécessité de le faire et sur les principales revendications étudiantes. Outre l'opposition aux compressions massives et à leurs conséquences inquiétantes, les étudiants réclament le retrait de la cote R (cote de sélection pour les étudiants qui veulent entrer à l'université) qu'ils jugent injuste et une loi-cadre concernant les prêts et bourses.

Cependant, vu l'immobilisme persistant de la ministre Marois, les mouvements étudiants demandent maintenant simplement que celle-ci prenne position et qu'elle annonce ses intentions. Les étudiants veulent d'abord savoir à quoi s'attendre.

Malheureusement, madame Marois semble peu impressionnée par cette démonstration solidaire de mobilisation et de protestation et continue à dire qu'elle n'a encore «rien annoncé». Voilà pourquoi les fédérations étudiantes ont claqué la porte du sommet socio-économique jeudi dernier!

Sylvain Larocque
Collège Lionel-Groulx